

BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Il y a 400 ans ...	page 1
Origines de la présence jésuite	page 3
Michel Mosinger	page 35
Promotion 1931-1932	page 59
Letzebuenger Stodentelidd	page 63
Nous sommes des survivants	page 64

En l'an de grâce MDLXXXIII,
Grégoire XIII étant Pontife Suprême,
Rodolphe toujours Auguste Empereur Romain,
Philippe II Roi des Espagnes,
Henri III Roi des Gaules à Parme, Gouverneur de Belgique pour Philippe,
Pierre Ernest Mansfeld,
Gouverneur du Duché de Luxembourg
Antoine Houst,
Conseiller Royal pour les affaires du Luxembourg et Préfet des Archives,
bientôt Secrétaire du Conseil,
et par l'assentiment de
Claude Aquaviva, Préposé de la Société,
Olivier Manardó, Visiteur de Belgique et Germanie,
François Costro, Préposé de la Province du Rhin,
sont venus du collège de Trèves à Luxembourg les premiers Serviteurs
Pierre Peraxylus, prédicateur allemand,
Jacques Ditzius, prêtre catéchiste, ...

... ainsi peut se lire le début du manuscrit sur la fondation de l'Athénée ...

**LE CHARMANT
AMPHION
REPARATEUR
DE
LUXEMBOURG
DEDIE A SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR
JEAN CHARLES CHRETIEN DE LANDAS ET DE
LOVEGNIES
Seigneur de Feignies, Frehart, Fleurival, la Hutte, Baron
de Graincourt, Prevost le Comte à Vallengiennes, du
Conseil de Guerre du Roy, General de Bataille de
les Armées, Gouverneur & Capitaine General
du Duché de Luxembourg & Comté de Chiny.
*Représenté par les Ecolliers du Collège de la Compagnie de JESUS
à Luxembourg le 14 Avril 1675.***

Joseph Reisdorfer, professeur à l'Athénée, proposera en automne un CD-Rom reprenant toutes les pièces de théâtre du manuscrit n°199 classées et commentées selon leur sujet, leur forme et leur présentation.

Les Origines de la présence jésuite dans notre pays:

vues selon différents auteurs à travers des extraits de leur œuvre:

[...] Réuni à la Belgique, il (=Luxembourg) devait désormais partager avec elle les mêmes destinées, passer avec elle successivement sous la domination espagnole, autrichienne, française, hollandaise, sans qu'il eût jamais été admis à partager aussi les avantages dont la Belgique a joui si souvent.

Ainsi depuis 1426 avait été fondée la célèbre université de Louvain, qui s'éleva si rapidement à un si haut degré qu'elle ne craignait même plus la célébrité dont jouissait l'université de Paris. En moins de deux siècles, cinquante collèges environ furent établis à Louvain. Deux de ces Collèges furent fondés par des Luxembourgeois; le Collège d'Arras fut érigé en 1508 par Nicolas Ruither d'Erpeldange près Remich, évêque d'Arras, en faveur de seize étudiants peu favorisés de la fortune et originaires de diverses provinces, et le Collège de Luxembourg le fût le 9 janvier 1596 par le Docteur Jean Millius de Dudelange.

[...] Cependant l'instruction publique devait recevoir une forte impulsion par l'établissement d'un collège dans la ville de Luxembourg. Dès les premières années de la fondation de leur ordre par Ignace de Loyola en 1534, les pères de la Société de Jésus, dont le nombre avait été fixé d'abord à soixante par une bulle de Paul III du 27 Septembre 1540, mais rendu illimité par une autre bulle de l'année 1543, étaient venus en Belgique et s'étaient établis à Louvain, où ils créèrent une école, la plus ancienne que la compagnie de Jésus ait possédée dans ce pays. Toutefois cette institution n'avait qu'une existence précaire, parce que la compagnie de Jésus n'était pas encore reconnue légalement dans les Pays-Bas. Ce ne fut que le 14 Octobre 1556, que Philippe II, sur les vives instances de sa soeur Marguerite de Parme, délivra des lettres patentes par lesquelles il consentait à l'établissement de la compagnie de Jésus dans toute l'étendue des Pays-Bas, à la réserve toutefois qu'elle ne pourrait fonder aucun collège, ni acquérir aucune propriété sans le consentement des autorités du lieu ni se livrer à la prédication sans avoir obtenu celui des Curés de la paroisse. Ces restrictions et ces clauses ne furent abrogées qu'en 1584. Néanmoins les Jésuites eurent encore de nombreux obstacles à surmonter avant de pouvoir jouir des privilèges qui leur étaient octroyés par Philippe II. Vers cette même époque on s'occupa activement de la création d'un collège de Jésuites et d'un séminaire à Luxembourg, et déjà en 1585 à la prière de Philippe II, Sixte V donna une bulle, en exécution de celle de Grégoire XIII, par lesquelles était ordonné de prendre dans le Duché de Luxembourg des Prieurés pour la valeur de cinq mille florins de rente, dont deux mille seraient employés à la fondation d'un séminaire, et les trois autres mille à celle d'un collège. Ensuite de ces ordres on prit les Prieurés de Chiny, d'Aywaille, de Vaux les moines et d'Useldange, et on les donna aux Jésuites.

[...] L'établissement du Séminaire resta en termes de projet, mais quant au collège, il fut effectivement fondé, ainsi que nous l'apprend Bertholet en 1572. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans cet historien. «Quelques tems après (1572) le Roi d'Espagne fonda un collège de Jésuites, qui vinrent s'y établir l'an 1594. On leur céda la chapelle de St. Clément ou de St. Adrien dans la paroisse de St. Nicolas pour y faire l'office divin. Leur demeure était au voisinage, mais ils furent dans la suite transportés à l'endroit qu'ils occupent aujourd'hui.» (Le bâtiment de notre Athénée.)

On peut s'étonner, que ce collège décrété en 1572 ne soit entré en activité qu'en 1594, mais l'arrivée des Révérends Pères avait sans doute été retardée par les nouveaux malheurs qui désolèrent vers cette époque notre pays. D'un côté la peste qui avait éclaté en 1578, de l'autre la guerre, Henri IV roi de France ayant envoyé le Vicomte de Turenne à la tête d'une armée formidable pour s'emparer du pays, exerçaient partout les plus cruels ravages. N'oublions pas non plus que les Pays-Bas étaient alors en révolte ouverte contre Philippe II.

L'on peut donc regarder l'année 1594 comme celle du premier établissement des Jésuites à Luxembourg. Cette circonstance est confirmée par différents témoignages, entr'autres par l'extrait suivant du registre aux résolutions du Conseil Provincial de Luxembourg de 1586-1614 année 1594.

«Le 15 d'Aougst l'an 1594 vinrent à Luxembourg son Ex. de Mansfelt Comte Charles son fils de Bruxelles, amenant trois pères Jésuytes apelés pères Bernardus, Theodorus et Henricus, vint aussi avecq eulx Monsieur le Conseiller Houst ayant son Exc. En Iceluy Sr Houst fut travaillé oultre «les Instus (peut-être Institutions du Conseil?) du Conseil à prouver la venue des dits Jésuytes pour dresser unq collège en ceste ville de quoy son Excellence appellant vers soy Messire le Président à sa chambre luy donner advis...»

[...] Le Curé Tellot dans ses Mémoires v.1. p.55 fixe à la même époque l'arrivée des Jésuites à Luxembourg. «L'an 1594 (dit-il) les Pères Jésuites avec Octroy du Roi établirent leur collège à Luxembourg pour y enseigner la jeunesse aux humanités. Il n'y avait encore point eu jusqu'alors aucun Collège dans la Province de Luxembourg sinon que les pères Carmes étaient obligés d'enseigner à Arlon».

Arrivés dans la ville, le premier soin des Pères dut être de se procurer une maison. On leur en fournit les moyens par la voie d'une quête, circonstance qui se trouve confirmée par la lettre ci-après du Conseil Provincial de Luxembourg du 26 août 1599 adressée aux villes et Prévôtés:

«Le Gouverneur Président etc. Très chiers et bien aimez. Désirons scavoïr ce que peult avoir esté payé sur ce qu'environ l'au 1597 fut escript par toutes les villes et prevostez de cesluy pays que chacun eust à fournir pour l'achapt d'une maison pour les Pères Jésuites en ceste ville. [...]»

[...] 26 Aoust 1590. Sous le règne d'Albert et d'Isabelle l'on s'occupa avec le même soin de tout ce qui pouvait hâter l'établissement définitif du collège, ce qui conste entr'autres d'une requête des Nobles du Duché de Luxembourg du 20 novembre 1600, apostillée par L. L. A. A.

[...] «Item que au pays de Luxembourg soit érigée quelque bonne escole pour l'information de la "jeunesse." [...]

«Mon Cousin Nous ayant les députez des Etatz de Notre Pays et Duché de Luxembourg, estans présentement en ceste notre ville de Bruxelles fait supplier, que par intervention de N^{re} ô. autorité fut érigé en N^{re} d. pays, quelque bonne escole pour l'instruction de la jeunesse, et encoires que je ne faisz doubte que pour le grand bien qui s'en peult,...

[...] Enfin en 1603 les Pères Jésuites ont commencé leurs leçons. "Ums Remigii," porte un vieux manuscrit de la bibliothèque de la ville, p.377, "haben die Herren Patres Societatis Jesu angefangen Ihre Schulen öffentlich aufzuhalten, und die Jugend litteras humaniores zu lehren". Le collège ne comprend d'abord que quatre classes; mais tel fut partout le sort des Jésuites; partout ils commençaient humblement, pour atteindre bientôt une éclatante prospérité. Et en effet le nombre des classes fut bientôt augmenté, déjà en 1605 il y eut une classe de rhétorique et le cours d'études se trouva ainsi au complet.

Ce fut en 1639 que les Jésuites s'établirent dans le bâtiment actuel de l'athénée, où il y avait autrefois un couvent de religieux du tiers-ordre, et plus tard (1684) Louis XIV fit bâtir à neuf un grand bâtiment pour les hautes écoles de philosophie avec privilège d'enseigner la Théologie. Les Pères Jésuites avaient sur ces entrefaites obtenu des Archiducs Albert et Isabelle de beaux privilèges (le 4 Décembre 1604) avec la confirmation des immunités, exemptions et franchises accordées à leur compagnie par le Pape Pie V.

[...] Je dois encore ajouter que, quant à l'instruction supérieure, les jeunes Luxembourgeois qui y aspiraient, allaient la chercher à l'université de Louvain, la seule université qu'il leur fût permis de visiter, car déjà en 1569 un placard du 4 Mars avait fait défense d'aller étudier à une université étrangère, et cette défense avait été plusieurs fois renouvelée; elle fut modifiée en 1710. Sous la date du 26 Août le Roi très-Chrétien accorda à ses sujets de faire les Études et de prendre valablement les degrés académiques à Douai, quoique cette ville fût au pouvoir des ennemis du Roi.

Les Jésuites exclusivement maîtres de l'enseignement des humanités, le devinrent sans doute aussi de l'enseignement élémentaire, et quoique je ne puisse citer aucune donnée à l'appui de cette assertion, il est probable qu'en présence d'une corporation aussi puissante, l'abbé de Münster ait du renoncer au privilège dont il avait joui jusque là. Aussi n'est-il plus fait mention nulle part de ce privilège à partir de cette époque.

Pendant que les Jésuites s'établirent tranquillement à Luxembourg, ils eurent de violentes luttes à soutenir en Belgique contre l'Université et contre l'autorité temporelle, et pendant que dans ce pays et en France des établissements rivaux s'élevaient à côté des leurs, ils restèrent seuls maîtres de l'enseignement chez nous. [...]

Jos Paquet [Programme Athénée 1844-1845]

Nous puisons le texte suivant dans une autre source; ne ressent-on pas une certaine rivalité des moines de l'abbaye de Muenster par cette citation succincte d'un de leurs Abbés? Du reste, c'est l'unique référence de l'Abbé Bertels quant aux Jésuites.

[...] Accessere et huc patres societatis Iesu anno 1594, a catholica regia maiestate destinati, quorum summa solertia. et pietate praestanti populus Luxemburgensis in cultu divino mire indies proficit. His domicilium obtigit ex adverso coemiterii fratrum minorum, ad plagam meridionalem, quod ipsi certa pecunia emptum, egregia insuper et percommoda structura ampliarunt. [...]

[...] Ioanne Bertelio: Historia Luxemburgensis

[... (C'est là aussi) que vinrent s'établir, en 1594, les pères de la Compagnie de Jésus, mandatés par Sa Majesté Royale très Catholique; grâce à leur talent et leur piété extraordinaire, ils suscitèrent peu à peu une étonnante renaissance de la vie religieuse dans la population luxembourgeoise. Ils trouvèrent demeure dans une maison située en face du cimetière des Frères mineurs, côté sud: après l'avoir acheté pour une somme conséquente, ils l'agrandirent en y faisant construire des bâtiments tout à fait remarquables et adaptés à leurs desseins. ...]



[...] La maison d'Espagne.

Sous Charles-Quint et ses successeurs, les querelles religieuses exercèrent la plus haute influence sur l'enseignement à tous les degrés.

Voici la série des premières dispositions qui ont été prises.

24 octobre 1529. Décret portant défense d'imprimer ou de lire les livres condamnés par la faculté de théologie de l'université de Louvain.

«[...] Que ceux qui seront admis ainsi et approuvez à tenir escole ne pourront lire ny apprendre ez escolles particulières aulcuns livres que ceux qui seront désignez par l'advis et désignation de ceux de notre université de Louvain.

Ainsi, la liberté d'enseigner disparaît: on exige des instituteurs des certificats délivrés par les curés, attestant leur bonne conduite, leur orthodoxie et un serment de fidélité à la religion romaine.

Par suite de ces dispositions, le nombre des écoles a diminué ; l'enseignement moyen est tombé en déchéance, ainsi que l'instruction populaire.

Ces mesures contre un enseignement libre ont pris de l'extension sous Philippe II; qu'on en juge!

Les dispositions du Concile de Trente ne s'occupaient de l'instruction élémentaire que pour mettre une barrière complète à la liberté de l'enseignement, pour placer sous la domination directe ou à peu près exclusive de l'épiscopat les simulacres d'écoles dont on tolérait encore l'existence et où l'on se bornait le plus souvent à faire réciter oralement le catéchisme.

[...] L'instruction populaire fait place désormais à une crasse ignorance.

On va plus loin encore.

1^{er} juin 1587. Placard. Ordonnons que tous maîtres, maîtresses d'écoles latines ou autres, sans nuls excepter, feront semblable profession de foi entre les mains de . . . et dont sera tenu note ;

Et comme en ce temps présent, il est plus que nécessaire de faire partout dresser les écoles dominicales pour l'instruction de la pauvre jeunesse, nous en chargeons bien expressément à tous officiers, magistrats et gens de loi, des villes et plat pays, respectivement d'assister les évêques ou leurs députés, tant à l'érection d'icelles écoles que au recouvrement des deniers à ce requis et nécessaires, et à ce que les dites écoles soient bien fréquentées, auront à faire contraindre les enfants, serviteurs et servantes d'aller aux dites écoles en punissant les parents, maîtres et maîtresses qui ne feront devoir d'y envoyer leurs dits enfants, serviteurs et servantes ayant besoin d'instruction.

[...] La maison d'Autriche.

Les idées changent sous le règne de Marie Thérèse. On s'occupa de la restauration des arts, des sciences et des lettres.

L'université de Louvain est réorganisée.

L'enseignement moyen ou secondaire est l'objet de la sollicitude du pouvoir.

Une commission royale des études est créée à Bruxelles.

L'instruction primaire n'échappe point à l'attention des autorités.

Une ordonnance du 5 décembre 1771 du Conseil provincial y pourvut dans le Luxembourg.

Ordonnons à tous père et mère, tuteur et curateur et autres, ayant charge de surveillance sur les enfants, de les envoyer diligemment au catéchisme qui se fait à l'église et à l'école à l'âge de huit ans au plus tard jusqu'à ce qu'ils aient été admis à la première communion, et ce depuis le 1^{er} novembre jusqu'à Pâques, à peine de sept sols d'amende pour chaque enfant, à décréter par ceux de la justice sans ultérieurs frais, sur les listes signées qui leur seront données par les curés des lieux. Défense à tous et un chacun, de

s'ériger en maître d'école sans avoir été préalablement examiné et approuvé par les dits curés et admis par l'officier, à peine de dix florins d'or d'amende.

[...] Enseignement moyen.

Les jésuites enseignaient les humanités dans leur collège de Luxembourg, autorisé dès 1572 et ouvert seulement en 1594, et dans leur maison de Marche fondée plus tard.

L'enseignement des humanités était encore donné dans des établissements religieux à Durbuy, à Bastogne, à Bouillon, à St-Hubert et à Virton, où Henri Dumont, curé de cette ville, avait, en 1570, fondé et doté un collège. Il n'est pas question d'Arlon.

Sous Marie-Thérèse, après l'expulsion des jésuites en septembre 1773, le Gouvernement établit des collèges pensionnats à Luxembourg et à Marche et en 1777, publia, pour ces établissements, un règlement de police et de discipline et un plan d'études.

Suivant les auteurs, l'enseignement moyen était alors réduit à peu de chose.

Dans les meilleurs collèges, l'explication des auteurs latins se bornait, pendant le cours de six ou sept années, à une centaine de vers de Virgile, à quelques paragraphes de Quinte-Curce et à un très-petit nombre des plus courtes épîtres de Cicéron. Le reste du temps était employé à la composition de thèmes dans un latin barbare et ridicule. Les élèves de poésie étaient principalement exercés à faire des chronogrammes, ceux de rhétorique se formaient à l'éloquence, en étudiant la nomenclature aride et rebutante des figures et en cousant ensemble des lambeaux de tous les genres et de tous les styles.

On croyait alors qu'un jeune homme était parvenu au comble du savoir, quand il pouvait exprimer quelques idées communes en un latin trivial et souvent défiguré par le néologisme.

Du grec, il n'était pas question, si ce n'est pour les simples éléments de la langue.

[...] Enseignement supérieur.

Pour l'enseignement supérieur, on avait l'université de Louvain, l'Alma mater, fondée en 1426, à laquelle furent réunis: 1° le collège d'Arras, érigé en 1508 par Nicolas Rinther d'Erpeldange, évêque d'Arras, en faveur de treize étudiants; 2° le collège de Luxembourg, fondé, le 9 janvier 1596, par Jean Milius, natif de Dudelange.

Des dispositions avaient été prises non-seulement pour favoriser l'université de Louvain, mais encore pour maintenir l'orthodoxie de l'enseignement supérieur.

Un édit de Philippe II du 4 mars 1589 porte, art 1^{er}: «Nous défendons à tous et un chacun de nos sujets de quelque âge, état ou condition qu'ils soient, d'aller faire des cours de philosophie, publics ou privés, ailleurs que dans notre université de Louvain, ou dans d'autres universités soumises à notre obéissance, sans une permission spéciale et par écrit, de nous ou de notre lieutenant, Gouverneur et capitaine général des Pays-Bas, à peine contre les contrevenans d'une amende de deux mille florins et d'être déclarés inhabiles à posséder jamais aucune dignité, office ou bénéfice soit ecclésiastique ou civil ou exercer la profession de médecin.»

Un édit de Marie-Thérèse du 22 décembre 1735 défend aux sujets de sa Majesté de faire des cours de philosophie dans les pays étrangers sans une permission spéciale.

[G.-F. Prat: Histoire d'Arlon et de la Province de Luxembourg]



Die Gründung des Jesuitenkollegs hatte eine einschneidende Bedeutung für das ganze geistige Leben des Herzogtums

Eine erste Berufung des Ordens, 1583, schlug fehl, als die Patres durch forsche Karfreitagsreden über den Luxus der Großen mit Gouverneur Mansfeld auseinandergerieten. 1594 kehrten sie zurück mit dem Auftrag zur Errichtung einer Unterrichtsanstalt. Die Einweihung des heute noch bestehenden Kollegs, das zeitweilig bis 800 Schüler beherbergte, erfolgte 1603. Bei dieser Gelegenheit wurde hier das erste lateinische Jesuitendrama aufgeführt, das auf lange Zeit der einzige Ausdruck dramatischer Kunst im Lande blieb.

Die Verbesserung der Mittelschulbildung wirkte auf die höheren Studien zurück. Zwischen 1610 und 1690 kann die Zahl der Luxemburger Hochschulstudenten auf jährlich hundert veranschlagt werden. Die Verordnung Philipps II., der 1569 wegen Gefahr der Ketzerei den Besuch von Universitäten außerhalb der spanischen Monarchie oder des Kirchenstaates verboten hatte, war sicher in Vergessenheit geraten ; denn Köln und Trier zählten kaum weniger, in Kriegszeiten sogar durchwegs mehr Alumnen aus dem Herzogtum wie die zwei niederländischen Schulen Löwen und Douai. Das lothringische Pont-à-Mousson wird seltener erwähnt.

Das ausschlaggebende Kontingent lieferten die Theologen. Die Zahl der niederen Kleriker, Altaristen, Kapläne und Vikare, war weit größer als heute. Nur eine verschwindende Minorität brachte es zum Doktor oder

Lizenziat, der *magister artium* erscheint als Ziel aller Wünsche. Die meisten kehrten nach einem Jahr ohne jedweden Titel zurück, um in den niederen Weihen ein kümmerliches Leben zu fristen.

Die materielle Lage dieser Studenten konnte keine beneidenswerte gewesen sein. Die Matrikel der Universität Köln z. B. tragen fast alle Luxemburger als von den Schulgeldern befreite *pauperes* ein.

Als 1689 das Jesuitenkolleg die Theologie seinem Lehrplan hinzufügte, nahm die Frequenz der fremden Schulen ab. Fortan stellten die Juristen die Mehrzahl der Studenten, wohingegen bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts das Land kaum wirkliche Ärzte mit Universitätsbildung besaß.

Unter den berühmten Namen der Epoche befinden sich vorwiegend Vertreter des gewaltigen Ordens oder doch Kleriker. So der Jesuitengeneral Evrard Mercurian von Marcourt und der Jesuit Samré, der als Arzt Zutritt zur gefangenen Maria Stuart erhielt und ihr Beichtvater wurde.

Von den drei Brüdern Wiltheim waren zwei Jesuiten die größten Gelehrten die Luxemburg hervorbrachte: Die hervorragenden Historiker Alexander und Johann Wiltheim, welche die römische Geschichte des Landes tiefgründig erforschten. Der dritte, der Jurist Eustachius, zählt als Chronist. Neben den Wiltheim nimmt der aus Löwen stammende Bertels, der Erbauer von Neumünster und spätere Abt von Echternach, einen weit bescheideneren Platz ein.

Zu Ende der spanischen Herrschaft schrieb Pater Scouville seinen Katechismus, der Jahrhunderte hindurch in trüber Zeit die Notwendigkeit der Entbehrung und Bescheidung lehrte.

Die erste Druckerei in Luxemburg wurde im Anschluß an das Jesuitenkolleg errichtet. 1598 erhielt Mathias Birthon das Patent zum Drucke von Schulbüchern. Die politischen Apologien, die 1578 Don Juan d'Austria bei Marchant aus Verdun drucken ließ, sind wahrscheinlich bloß von Luxemburg aus datiert, um ihnen das Privileg in den Niederlanden zu sichern.

Die Namen bekannter Laien findet man nur im Staatsdienst. Johann Mylius, einstiger Erzieher im Hause des Herzogs Alba, wurde Geheimschreiber Philipps II. und stiftete 1619 das *collegium Mylianum Luxemburgense* in Löwen. Daneben nahm noch Gilles du Faing einen Rang in der spanischen Diplomatie ein.

[Paul Weber: Geschichte des Luxb. Landes]



Quelque tems après le Roi d'Espagne fonda dans la Capitale un Collège de Jésuites qui vinrent s'y établir l'an 1594. & on leur céda la Chapelle de St. Clément ou de St. Adrien, dans la Paroisse de St. Nicolas, pour y faire l'Office divin. Leur demeure étoit au voisinage, mais ils furent dans la suite transportés à l'endroit qu'ils occupent aujourd'hui, où l'on jeta les fondemens de leur Eglise le 7. Mai 1613. Gaspar de Raville Justicier des Nobles y mit la premiere pierre au nom de l'Etat, le Comte de Berlaymont Gouverneur de la Province la seconde, & le Président du Conseil la troisième. Voici une inscription à ce sujet.

Jacta hujus adis principis
Anno Domini M. DCXIII. Nonis Maii,
Pauli V. Pont. Max. IX.
Mathia I. Imp. I.
Alberti Archiduc. Aust. & Isabel. Clara Eugen.
Infant. Hisp.
Princip. Belgii & Comit. Chin. XIV. P. P. Ducum Luxemb.
Claudii Aquaviva Prap. General. Soc. XXXII.
Accepta Soc. in hac Urbe XIX.

Ces Peres reçurent des Archiducs Albert & Isabelle de beaux privilèges dattés du 4. Decembre 1604. avec la confirmation des immunités, exemptions & franchises accordées à leur Compagnie par le Pape Pie V.



R. P. JEAN BERTHOLET
De la Compagnie de JESUS.

Les origines du collège des Jésuites à Luxembourg.

[...] Ce que les Hiéronymites avaient inauguré, les Jésuites l'adoptèrent dans la suite; ils furent les véritables introducteurs de l'enseignement moyen tel qu'il existait chez nous jusqu'à la suppression de leur ordre (1773) et même jusqu'à la Révolution française.

Le duché de Luxembourg comptait plusieurs établissements d'enseignement secondaire: les principaux étaient ceux de Luxembourg et de Marche, fondés tous les deux par les Jésuites. Je ne m'occuperai que de celui de Luxembourg; encore serai-je très bref, car mon collègue, M. Martin d'Huart, travaille depuis de longues années à une histoire approfondie du collège de Luxembourg.

[...] Ce fut vers 1577 que commencèrent les premières tentatives pour amener la fondation d'un collège des Jésuites à Luxembourg: c'était à cette époque où sévissaient dans les Pays-Bas les terribles guerres dont les hérésies avaient fourni le prétexte, où les doctrines de Luther et de Calvin avaient envahi victorieusement les provinces septentrionales des Pays-Bas espagnols, se répandaient de jour en jour davantage, aussi dans les provinces méridionales, et s'enfiltraient déjà dans le duché de Luxembourg. Le clergé était ignorant et dissolu, le peuple croupissait dans une ignorance presque absolue, et le pouvoir qu'auraient pu exercer les évêques auxquels les différentes parties du Luxembourg étaient soumises, était presque nul; ils ne pouvaient que très difficilement remplir leur mission à cause des obstacles nombreux et sans cesse renaissants que leur créait le césaropapisme des rois d'Espagne. Il était donc à craindre que le protestantisme ne devînt prédominant aussi dans le Luxembourg.

Ce fut pour empêcher cette victoire du protestantisme qu'Antoine Houst proposa la création d'un collège de Jésuites à Luxembourg, à l'instar de ceux que la Société possédait déjà autre part dans les Pays-Bas, ainsi qu'à Trèves et à Pont-à-Mousson: Il travailla tant dans ce but qu'on peut dire que la fondation du collège de Luxembourg fut à proprement parler son oeuvre, comme le prouve chaque page du Commentarius publié par M. Martin d'Huart.

Antoine Houst, à qui M. Neyen a consacré un article biographique des plus défectueux, était sans doute Luxembourgeois de naissance, fils je suppose d'Etienne Houst de Remich, qui fut justicier de la ville de Luxembourg en 1529 et échevin tout au moins de 1529 à 1542, peut-être même plus longtemps. Après avoir terminé ses études, il épousa Marguerite Mondrich, fille, je crois, de Lux Mondrich, échevin de Luxembourg de 1555 au 26 janvier 1581, jour de sa mort; je suppose du moins que Marguerite fut la fille de Luc, parce que les familles scabinales de Luxembourg se mariaient presque toujours entre elles. Il obtint la licence ès arts à Louvain, le 20 mars 1559. Le 17 juin 1570 il fut nommé conseiller ordinaire au Conseil de Luxembourg, en

remplacement de messire Charles Rym, par patentes datées de Bruxelles, aux gages annuels de 270 livres à quarante gros de Flandre la livre; le 12 juillet de la même année il prêta serment entre les mains du gouverneur, le comte Pierre-Ernest de Mansfelt. En 1578, le 11 octobre, il fut appelé au Conseil privé, mais il continua à être payé comme conseiller de Luxembourg; ce ne fut que le 11 mai 1587 qu'il fut remplacé par Guillaume Febve. Il mourut à Binche (Hainaut) le 12 août 1605 et fut enterré à Bruxelles. Il avait fondé des bourses à Louvain et à Douai.

Ce fut grâce à l'intervention d'Antoine Houst que Pierre-Ernest, comte de Mansfelt, alors gouverneur du duché de Luxembourg, proposa, en 1577, aux trois Etats réunis à Luxembourg de faire appeler dans cette ville les Jésuites pour la fondation d'un collège et d'un séminaire. Les Etats admirèrent la proposition et résolurent d'assigner à la nouvelle fondation quelques-uns des prieurés du pays, ainsi que les revenus, alors confisqués par le roi, de la commanderie du Mont Saint Jean. Une requête fut présentée dans ce but au pape Grégoire XIII, par laquelle on demandait la réunion au collège et au séminaire à fonder des prieurés d'Aywaille, d'Useldange, de Vaux-les-Moines, de Chiny et de l'ancienne commanderie déjà citée, dont les revenus étaient estimés à 3000 florins par an. Seulement l'affaire traînait en longueur; il devenait évident qu'elle ne pouvait être de si tôt menée à bonne fin. Ce ne fut qu'en 1583 qu'après bien des démarches on obtint que deux Jésuites furent envoyés à Luxembourg qui s'établirent quelques jours après leur arrivée dans une maison, située dans la rue de l'Eau et louée à cet effet: pour leur entretien, on leur assigna les revenus du prieuré d'Useldange.

Les Pères Jésuites avaient été reçus avec un véritable enthousiasme; bientôt ils édifièrent tout le monde non seulement par leur science et leur piété, mais aussi par leur austérité, leur sobriété et d'autres qualités que l'on n'était pas habitué à rencontrer parmi les membres du clergé ; ils entraînèrent tous par leur activité infatigable comme prédicateurs.

Les obstacles de toute espèce commencèrent alors à surgir: une aversion momentanée contre les Jésuites du gouverneur, comte de Mansfelt, qui croyait que les sermons des Jésuites contre l'immoralité et le luxe avaient visé particulièrement son propre genre de vie; des protestations de la part de l'abbé de St. Hubert qui cherchait à entraîner à sa suite et à exciter contre la Société tout le clergé régulier; la difficulté d'acquérir, pour le collège projeté, une maison convenable, et les plaintes qu'excitait la manière dont on cherchait à réunir les sommes nécessaires pour cette acquisition ; les difficultés toujours nouvelles que rencontrait l'incorporation au collège des prieurés désignés. Il paraissait si peu possible de vaincre tous ces obstacles que les Jésuites établis à Luxembourg reçurent un ordre daté du 15 juin 1586 qui leur enjoignait de quitter immédiatement et sans délai cette ville et de rentrer à Trèves ; ils quittèrent la ville le 28 juin, le jour même qu'ils avaient reçu cet ordre.

Néanmoins ni Antoine Houst, ni le gouverneur, ni enfin le gouverneur général des Pays-Bas ne perdaient de vue cette affaire si importante; leurs efforts aboutirent à la fin. Cependant ce ne fut qu'en 1594 que les Jésuites purent revenir, cette fois définitivement; ils rentrèrent à Luxembourg le 14 août et s'établirent de nouveau dans une maison sise rue de l'Eau, que bientôt ils abandonnèrent, à cause du manque de place; ils durent déménager encore deux fois, avant de pouvoir enfin, à partir de 1597, acquérir les immeubles nécessaires à leur établissement: les bâtiments qui forment maintenant l'athénée, le séminaire et la cathédrale. Ils entrèrent dès cette époque en possession de la plupart des prieurés qui leur étaient assignés depuis longtemps, mais non sans rencontrer de nouvelles difficultés.

Enfin, le premier octobre 1603, le nouveau collège tant désiré fut inauguré par une messe solennelle, chantée, en présence du comte Pierre-Ernest de Mansfelt, du Conseil provincial et d'une grande foule du peuple, par Pierre Roberti, abbé de Munster.

Le lendemain déjà commencèrent les cours: les élèves, au nombre de deux cents (et ce grand nombre à lui seul prouve combien le collège était nécessaire) furent répartis sur trois classes. Pendant les années suivantes, la fréquence ne cessait de s'accroître rapidement; au bout de peu de temps, les Jésuites pouvaient ajouter aux classes existantes celle de la rhétorique, l'établissement était par conséquent au grand complet.

Je n'entrerai pas dans des détails ultérieurs : qu'il suffise de dire que les Jésuites ont rencontré l'approbation unanime de tous les Luxembourgeois comme le prouve le nombre très considérable d'élèves qu'ils réunirent au collège, et que ce fut, pour la capitale aussi bien que pour le pays, une perte extrêmement sensible, quand par suite de la suppression de l'ordre des Jésuites leur établissement disparut en 1773.

[Van Werveke: Esquisse de l'histoire de l'enseignement et de l'instruction publique dans le Grand-Duché de Luxembourg]



1567. - Der Florentiner Guicciardini gibt in Antwerpen bei Plantin "den ersten Baedeker" der Niederlande heraus. Belgicae sive Inferioris Germaniae descriptio". Darin heißt es, daß aus "des lieux circonvoisins" die Schüler nach Luxemburg kamen, um "les langoiges français et thiois" zu lernen. Es gab mehrere Fassungen, u. a. eine lateinische und eine französische.

1570. - Die Stände des Herzogtums richten an den Herzog von Alba die Bitte um die "érection d'une bonne escolle au pays de Luxembourg pour enseigner la jeunesse et par ce moyen chasser l'ignorance par trop commune, signament entre les gens d'église dont par succession de temps l'on debvroit attendre quelque esclandre, s'il n'estoit remédié."

1577. - P.-E. von Mansfeld schlägt den drei Ständen vor, Jesuiten in die Hauptstadt des Herzogtums aufzunehmen.

1578. - Seit 1570 Mitglied des Luxemburger Provinzialrates, wird der hervorragende Rechtsgelehrte Anton Houst nach Brüssel in den Privatrat gerufen. Dort fördert er Mansfelds Plan, die Jesuiten nach Luxemburg kommen zu lassen. Das geistige Leben des Luxemburger Landes erfährt durch den Einzug der Jesuiten einen gewaltigen Aufschwung.

1583. - 7. November. - Generalgouverneur Farnese beauftragt Mansfeld, das Soeternsche Haus (Haus Reuter-Heuardt in der Großstraße) als Sitz der geplanten Jesuitenniederlassung zu kaufen.

1583. 1. Dezember. - Auf Einladung des Provinzialrates kamen zwei Jesuiten nach Luxemburg, um in der Seelsorge auszuhelfen. Hier wurde ihnen ein Haus in der Wassergasse zugewiesen. Sie hießen Peraxylus und Diltzius. Sie kamen von Trier, später folgte der französisch sprechende Pater Gonterus. Sie predigten in der Nikolauskirche mit großem Erfolg; die Bevölkerung verlangte die definitive Niederlassung des Ordens.

1584. - In seiner Karfreitagspredigt geißelte Peraxylus die Laster und den Luxus der Großen. Mansfeld fühlte sich getroffen und brach alle Beziehungen zu den Jesuiten ab. Peraxylus wurde am 21. Juli nach Speyer versetzt.

1586. 28. Juni. - Auf Anordnung der Visitators verlassen die Jesuiten die Stadt. In Rom, Brüssel und Luxemburg wurden die Bestrebungen, in Luxemburg ein Jesuitenkolleg zu eröffnen, besonders durch A. Houst fortgesetzt.

1594. 8. August. - Durch Patent gestattet der Generalgouverneur der Niederlande, Erzherzog Ernst, die Errichtung einer von Jesuiten zu leitenden Unterrichtsanstalt in Luxemburg. Zugleich beauftragte er den Provinzialrat mit der Ausführung der darauf bezüglichen Bullen Gregors XIII. und Sixtus V. Da der Jesuitengeneral Aquaviva inzwischen verfügt hatte, daß das zu gründende Kolleg von der belgischen Ordensprovinz abhängen sollte, trafen am 14. August drei Jesuiten aus Belgien ein: Olivier Bernard, Henri de Samrée (Samerius) und Theodor Otto de Beek (Becanus).

1596. - Johann Mylius aus Düdelingen, Dolmetscher am spanischen Hofe, in Madrid gestorben. Herzog Alba hatte ihn als Präzeptor seiner Kinder nach Spanien gebracht. Philipp II. berief ihn zu seinem Privatsekretär. Durch Testament, datiert von Madrid, vermachte er einen großen Teil seines Vermögens einem Kolleg, das in Luxemburg, in Löwen oder in Trier erbaut werden sollte. Mit diesem Gelde wurde in Löwen das Kollegium Mylianum Luxemburgense gegründet. In Luxemburg bestehen sechs Börsen Mylius für Studenten des Großherzogtums. Nachkommen von Mylius erhoben noch **1762** Ansprüche auf die Erbschaft. 1850 wurde, was von der Stiftung noch übrig war, zwischen Belgien und Luxemburg aufgeteilt.

1598. 10. April. - Erteilung eines Patentbeschlusses an den Luxemburger Schöffen Mathias Birthon, eine permanente Druckerei zu errichten zum Druck der

Schulbücher für das geplante Jesuitenkolleg. In "La Chronique graphique, organe belge des Arts graphiques", schreibt Herr A. Seyl aus Arlon, die erste Druckerei sei 1578 in Luxemburg entstanden. Die Werke des Druckers Marchant waren eben bloß von hier datiert, um ihm das Privileg in den Niederlanden zu sichern. Als Buchhändler hatte Birthon einen Konkurrenten namens Ursus, der auch Buchbinder war.

1600. 22. November. - Die Erzherzöge Albert und Isabella beauftragen den Gouverneur der Provinz Luxemburg "de trouver les moyens pour faire ériger quelque bon escolle au pays de Luxembourg ainsi qu'ont supplié les Députés des Etats de Luxembourg présentement en notre ville de Bruxelles."

1602. 29. April. - Joh. Benninck, der Präsident des Generalrates, übergibt in Gegenwart des ganzen Rates dem Jesuitenprovinzial P. Bernard Olivier, die Kaufurkunde des Hauses Eltz nebst Gärten und freiem Platz, auf daß sie ihr Kolleg an dieser Stelle errichten.

1602. 14. Dezember. - Der Provinzialrat bittet den Erzherzog, die Erbauung neuer Straßen in der Hauptstadt anzuordnen, damit die Studenten und die Militärpersonen sich leichter eine Wohnung verschaffen können. Die Großstraße wird nach Süden hin verbreitert; daher kommt es, daß die meisten Keller dieser Häuser heute unter der Großstraße liegen.

1603. 1. Oktober. - Feierliche Eröffnung des Jesuitenkollegs, in Gegenwart von P.-E. von Mansfeld, des Abtes von Neumünster und des Rates. Auf dem Banquet der Installation sprach der edle Gouverneur sein "nunc dimittis servum tuum". Er vermachte dem König von Spanien bei der Gelegenheit seine archeologischen Schätze und den Jesuiten die Steine seines Schlosses in Clausen zum Bau des Kollegs, das erst 1607 vollendet wurde. Als i. J. 1965 das Athenäum zum "Institut Pédagogique" umgebaut wurde, kam ein eingemauertes Steinrelief zum Vorschein, das als ein Stück der Sammlung des Gouverneurs identifiziert werden konnte, auf Grund einer Beschreibung des Jesuiten Wiltheim im "Luxemburgum Romanum". 200 Studenten lassen sich einschreiben. Diese humanistische Bildungsanstalt lag nicht mehr wie die Lateinschule der Benediktiner früher vor den Toren der Altstadt. Sie machte die Oberstadt erst recht zum Zentrum ihrer geistigen Entwicklung. Die Kollegskapelle, der alte Teil der heutigen Kathedrale, entstand zwischen 1613 und 1621. Im Staatsarchiv von Arlon fand Prof. A. Steffen die Unterlagen der Baugeschichte, die er 1935 veröffentlichte. Diese Archivalien befinden sich jetzt im Luxemburger Staatsarchiv.

Das Kolleg hatte anfangs bloß 3 Klassen. 1605 kamen Poetik und Rhetorik hinzu 1611 war der Neubau (West- und Südflügel des heutigen Athenäums) vollendet. 1687 wurden die beiden Flügel zur Athenäumstraße hin angefügt. Im 2. Stock, früher Nationalbibliothek, wurden die Jesuitendramen aufgeführt. 1607 hatten die Studenten im Stadthaus, dem heutigen Palais, eine Vorstellung gegeben. "Wenn das Theater in Luxemburg jemals einen

Höhepunkt erreicht hat, dann war es in der Zeit des Jesuitendramas". (Jos. Hurt † 1962, 25. März.) Wie Professor Martin d'Huart, der Autor der "Fondation de l'ancien collège des jésuites" und der "Programmes d'études de l'ancien collège et de l'Athénde de Luxembourg, 1603-1903", unter Berufung auf das Mitglied des Provinzialrats Anton Houst bestätigt, wurden die Jesuiten vom Provinzialrat nach Luxemburg gerufen, nicht nur zur Unterrichtung der Jugend, sondern auch, um das Aufkommen des Protestantismus zu verhindern.

[P.J. Muller: Tatsachen aus der Geschichte des Luxemburger Landes]



C'est aussi sous Philippe II que, le collège des Jésuites fut fondé à Luxembourg: cet établissement d'instruction qui devait jeter un grand éclat passa, lors de la suppression de l'ordre en 1773, entre les mains de l'état auquel il appartient encore aujourd'hui.

En 1583 l'archevêque de Trèves envoya deux Jésuites à Luxembourg, non seulement pour prêcher le peuple, mais aussi pour ramener par la parole et l'exemple le clergé à une vie plus conforme à son état: ils essayèrent tant de difficultés et d'avaries, surtout de la part de l'abbé de St. Hubert, qu'après trois années de peines et de labeur ils durent se retirer.

Au mois de mai 1594 trois pères de la société de Jésus, accompagnés de deux frères lais appartenant tous à la province belge de l'ordre vinrent s'établir à Luxembourg, avec l'autorisation du roi Philippe II, pour consacrer leurs efforts à l'éducation de la jeunesse. Ils acquirent une maison dans la rue de l'Eau et furent autorisés par les papes Sixte IV et Grégoire XIII à cumuler des bénéfices jusqu'à concurrence d'un revenu de 5000 florins, dont 3000 devaient servir à l'établissement d'un collège et 2000 à créer un séminaire. Déjà en 1594 ils eurent les prieurés d'Aywaille, d'Useldange, de Vaux-les-moines et de Ste. Walburge à Chiny. Le 1^{er} octobre 1603 ils ouvrirent leur collège avec trois classes; en 1607 ce nombre était déjà monté à 5 avec 400 élèves. La même année ils commencèrent la construction de leur couvent, l'Athénée actuel et six ans plus tard, en 1613, ils posèrent la première pierre de leur église, qui fut achevée en 1621 et qui sert aujourd'hui d'église cathédrale.

Albert et Isabelle leur accordèrent l'exemption d'impôt: beaucoup plus tard, après la prise de la ville par Louis XIV, leurs privilèges furent confirmés par ce roi sous la condition d'établir un séminaire pour enseigner la philosophie et la théologie aux aspirants à la prêtrise. Ce séminaire fut établi en 1686.

Ce collège des Jésuites fournit à la jeunesse luxembourgeoise l'occasion de développer son intelligence et il en sortit une foule d'hommes distingués dans toutes les branches du savoir humain.

[J.P. Glaesener: Le G.D. de Luxembourg historique et pittoresque]



1603: - 1. Oktober: In Gegenwart des Gouverneurs, des Provinzialrates und des Stadtmagistrates, wird heute das Jesuitenkolleg in der Stadt feierlich eröffnet. Nach einem vom Münsterabt Roberti zelebrierten Hochamt, begeben sich alle Teilnehmer in einen Saal der neuen Anstalt, wo ein Jesuitenpater die freien Künste in einer Ansprache feiert. Dann geht das erste Jesuitendrama in Luxemburg über die Bühne. Das regelmäßige Theaterspiel des Kollegs wird in der Folge im kulturellen Leben der Stadt die erste Geige spielen. Ein in der Nationalbibliothek aufbewahrtes Manuskript erlaubt es, die verschiedenen Bühnenstücke mit dem Namen des «Mäzen», des Gönners, der die Aufführung finanzierte und die Buchpreise stiftete an dem jeweiligen Datum anzuführen. (Für den Anfang bleiben allerdings einige Lücken.) - Vorerst sind nur die drei unteren Klassen vorgesehen für die 200 Studenten, die sich zum Beginn eingefunden haben, ein Zeichen, daß das Kolleg wirklich einem Bedürfnis entsprach und durchaus kein Luxus war.

1604: - 1.März: Völlig ungewohnt für die Stadtbewohner ist, daß die Schüler des Jesuitenkollegs für heute auf eine Theatervorstellung eingeladen haben. Im Juni und September werden noch Veranstaltungen stattfinden.

p.s.

Das Erziehungs- und Schulsystem der Jesuiten schlägt in der Pädagogik ganz neue Wege ein. Es fußt auf der ignatianischen Konstitution, die im 4. Teil in 17 Kapiteln die Organisation der Studien behandelt und auf der Ratio studiorum, die durch eine Kommission von 10 Ordensmitgliedern 1584 begonnen, 14 Jahre später abgeschlossen und durch Rundschreiben des Generals Cl. Aquaviva vom 8. Januar 1599 für alle Ordenshäuser zur verpflichtenden Richtschnur wurde. Als ehemaliger Student der Universität Paris, hat Ignatius von Loyola nach dem dort praktizierten Renaissancegrundsatz: lege, scribe, loquere sich die Ausbildung von Humanisten zum Ziel setzt, wogegen bis dato vor allem auf das Heranbilden von Dialektikern Wert gelegt wurde. Die ganze Schule ist auf das Erlernen von Sprachen aufgebaut, wobei dem Latein, als Grundelement der Bildung, die Hauptrolle zufällt, neben dem Griechischen. Moderne Sprachen werden durch Übersetzen der klassischen Texte erlernt. Auch die Klasseneinteilung ist jene, welche bereits gegen Ende des 15. Jahrhunderts in den Kollegien der Pariser Universität gang und gäbe war, und die auch die «Brüder von der Gemein-

samen Lehre» von dort übernommen hatten. In einer ihrer Schulen, zu Lüttich, hatte sie übrigens der aus dem luxemburgischen Schleiden in der Eifel stammende und später zum Protestantismus übergeschwenkten Joh. Sturm kennengelernt und 1538 in Straßburg eingeführt.

Die von den Jesuiten eingeführte Schulmethode steht an der Spitze des Fortschritts. Die Klasse ist in Dekurien von je 10 Schülern eingeteilt, wobei sich die begabtesten Schüler in der ersten und die andern in den folgenden befinden, aber so, daß ein ständiger Austausch durch Auf- und Abstieg gewährleistet wird. An der Spitze einer solchen Zehnerschaft steht der Dekurio, welcher mit dem Lehrer die Aufsicht hat und auch mithilft bei der Verbesserung der Aufgaben, dem Hersagen der Lektionen und dem Notieren von Fehlern und Abwesenheiten. Er wird jeden Monat auf Grund der Leistungen erneuert. Die Dekurionen werden vom Decurio maximus, dem Klassenprimus, oder vom Lehrer selbst aufgefragt. Als Unterrichtsbuch gilt neben den Textausgaben die Lateingrammatik von Alvarez. Die Schulzeit beträgt am Vor- und Nachmittag jeweils 2 1/2 Stunden. Diese Zeit ist eingeteilt in Aufsagen der Lektionen, Verbessern der Aufgaben und Erklärung der Texte. Nach dem ersten Teil werden kurz die Erklärungen des Vortages wiederholt bevor man weiterfährt. Das Verbessern der Aufgaben geschieht gemeinschaftlich, d. h. die Schüler verbessern sich gegenseitig. Der Lehrer kontrolliert wenigstens eine Aufgabe pro Woche von jedem Schüler bei sich am Pult. Die Erklärung der Autoren bildet das Kernstück der Unterweisung und ist nach einem festen Schema in 5 Punkte eingeteilt. 1. Argumentum oder Thema des zu behandelnden Textes. 2. Explanatio oder Darlegen des Sinnes durch Erklärung der Ausdrücke und Sätze resp. Umschreibungen. 3. Rhetorica oder Erklärung der Vokabeln und grammatischen Regeln. 4. Eru-ditio oder Hineinstellen der einzelnen Wörter in den Kontext von Geschichte, Geographie und Mythologie, zwecks besseren Verständnisses. 5. Latinitas oder Vergleiche mit andern Autoren, um die Eigenart des jeweiligen Ausdruckes hervorzuheben. Als Abschluß wird dann der ganze Text in eine moderne Sprache übersetzt. Obschon bei der Wiederholung am folgenden Tag dieselbe Reihenfolge beobachtet wird, kommt es nicht zur Langweile, da diesmal als Form die concertatio gebraucht wird, der literarische Kampf, bei dem die einzelnen Dekurien sich gegenseitig über Vokabeln, Regeln, Beispiele und Übersetzung herausfordern. Die Bevorzugung der mündlichen gegenüber der schriftlichen Belehrung stellt zugleich eine gute Schulung dar für einen freien Vortrag und für geistesgegenwärtiges Diskutieren. Während es in den unteren Klassen vor allem um literarisches Wissen geht, bleiben die andern Wissenschaften den höheren Klassen ab «Philosophie» vorbehalten. Selbstverständlich kommen als Lehrer nur solche Ordensmitglieder in Frage, die eine spezielle pädagogische Vorbildung erhalten haben. Mit diesem System aber war es möglich, in Klassen von über 100 Schülern

(1629 z. B. zählt die Grammatikklasse 300 Schüler in 2 Sektionen) nicht nur Disziplin zu halten, sondern auch tatsächlich Wissen zu vermitteln.

Es paßt sich wohl, die Namen jener Männer dem Vergessen zu entreißen, die im ersten Jahr des Jesuitenkollegs wichtige Pionierarbeit leisteten. P. Theod. Becanus (geb. 1555), Rector, conc. ord. (Prediger), praeses sodalitatis. P. Petrus Fruit (geb. 1560 in Brüssel), minister. P. Ant. Haeck (geb. 1550 in Köln), praefectus stud. et ecclesiae. P. Joannes Brixius (geb. 1548 in Lüttich), praef. rerum spiritualium. P. Franciscus Aldenardus (sein eigentlicher Name ist Witspan, geb. 1576 in Oudenarde), procurator. P. Fredericus Hospelt (geb. 1576 in Jülich), magister syntaxeos. P. Joannes Canisius (von Neumagen), Grammaticae mag. P. Nicolaus Leyen (geb. 1574 in Cues), mag. rudimentorum (Anfänger). Erster mag. rhetoricae et humanit. unitarum ist M. Ludovicus a Marka (geb. 1584 in Gent). Adolphus Pistoris (geb. 1580 in Ellighoven) ist Novize im 2. Jahr und hält bereits gelegentlich Schule.

[François Lascombes: Chronik der Stadt Luxemburg]



Zwar blieb auch der älteste Lehrplan der Jesuiten, sowie er im Jahre 1599 unter dem General Claudius v. Aquaviva veröffentlicht wurde, über zweihundert Jahre und veränderlich, doch wurde darin ein weiseres Maß in der Herrschaft des Lateinischen beobachtet, als in den Plänen der meisten ihrer Zeitgenossen. So war also in Betreff der Realkenntnisse freigestellt, sich in den vier unteren Classen auch der Muttersprache zu bedienen. Was den eigentlichen Sachunterricht anbelangte, so war dieser, obgleich im Dienste des classischen Alterthums, weit ausgedehnter und bildender, als in allen Anstalten jener Jahrhunderte. (L. Kellner: Skizzen und Bilder aus der Erziehungsgeschichte.)

In dem trefflichen Abschnitte: Die Reformationszeit und die Zeit der Jesuiten schildert der genannte Verfasser das pädagogische Wirken der Jesuiten und den bedeutenden Einfluß ihrer Anstalten. Über kein Erziehungswesen sind bekanntlich mehr Vorurtheile, und absichtlich falsche Urtheile verbreitet, als über das der Gesellschaft Jesu. Sich hiervon zu überzeugen, hat man nur das zu lesen was K. v. Raumer, der doch übrigens so geschichtlich treu und unpartheiisch erscheinen will, in seinem berühmten Werke: Die Geschichte der Pädagogik, über das Wirken der Jesuiten geschrieben.

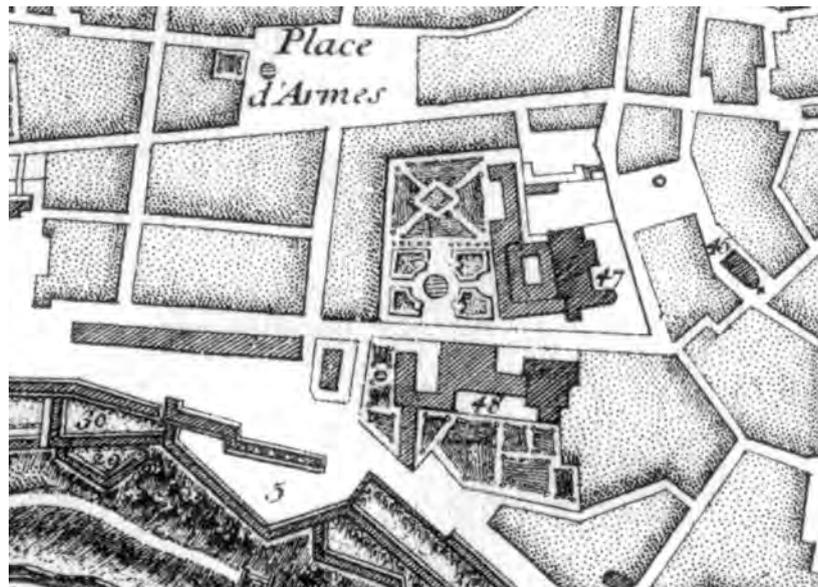
Ich kann daher nicht umhin, hier die Aufmerksamkeit der Unterrichtsfreunde auf das gediegene Werk des Herrn Kellner hinzulenken.

[Speck Jos: Programme 1865-66 d'Echternach]

Gründung des Jesuiten Kollegiums 1583 - 1603

Im Jahre 1583 schickte der Erzbischof von Trier zwei Jesuiten nach Luxemburg mit dem Auftrage, nicht nur dem Volke die ewigen Heilswahrheiten ans Herz zu legen, sondern auch durch Wort und Tat eine Verbesserung der Sitten anzustreben. Der Provinzialrat nahm die Jesuitenväter mit Wohlwollen auf und unterstützte sie auf's nachhaltigste in ihrem frommen Unternehmen. Der Rechtsgelehrte Houst, einer der hervorragendsten Mitglieder des Rates, zeigte den Missionären eine besondere Liebe und Zuneigung. Freilich fehlte es letzteren auch nicht an Widerspruch und Feindseligkeiten, und zwar kamen die Angriffe und Anfechtungen von einer Seite, von welcher man sie billigerweise wohl nicht erwarten durfte. Ihr erster und unermüdlicher Gegner war der Abt von St. Hubert. Zuletzt wurden die beiden Väter der beständigen Anfeindungen überdrüssig, und da sie zudem bei der Erwerbung eines geeigneten Hauses auf unüberwindliche Schwierigkeiten stießen, kehrten sie nach drei Jahren unverdrosser Arbeit zum größten Leidwesen des Provinzialrates ins Kurfürstentum Trier zurück, um nie mehr wieder zu kommen.





Extrait d'un plan de la ville de Luxembourg vers 1735: n°48 Collège des Jésuites

Erst im Mai 1594 kamen wieder laut einer Ermächtigung Philipp's II., drei Väter der Gesellschaft Jesu mit zwei Laienbrüdern, welche sämtlich der belgischen Provinz angehörten, nach Luxemburg, um dort dem Willen des Königs gemäß zur Bildung der Jugend eine Lehranstalt zu gründen. Sie erwarben ein Haus in der Wasserstraße und erhielten von den Päpsten Sixtus IV. und Gregor XIII. die Befugnis, soviele Priorate in Besitz zu nehmen, bis ihre jährlichen Einkünfte die Summe von 5000 Gulden erreichten, von denen 3000 Gulden zur Gründung eines Kollegiums und 2000 zur Errichtung eines Seminars dienen sollten. Schon im Jahre 1594 übernahmen sie die Priorate in Aywaille, Useldingen, Baux-les-Moines und St. Walpurga in Chiny. Am 1. Oktober 1603 fand die Eröffnung des Kollegiums statt. Sowohl der Provinzialrat als die Bürgerschaft nahmen den wärmsten Anteil an der Feierlichkeit. Die Anstalt, die mit drei Klassen begann, zählte im Jahre 1607 deren bereits fünf mit ungefähr 400 Studierenden. In demselben Jahre legten die Jesuiten den Grundstein zu ihrem Kollegium, dem jetzigen Athenäum, und sechs Jahre später 1613 begannen sie den Bau ihrer Kirche, der heutigen Kathedrale, die 1621 vollendet wurde. Albert und Isabella erteilten den Jesuiten das Privilegium der Steuerfreiheit ihrer Güter, und Ludwig XIV. bestätigte, nach Eroberung der Stadt im Jahre 1684, alle Freiheiten und Vorrechte, welche ihnen vorher von den Fürsten und den Herrschern von Luxemburg erteilt worden waren, fügte jedoch die Bedingung hinzu, daß sie auch ein Seminar errichteten, in welchem Philosophie und Theologie gelehrt würden, damit die Aspiranten zum Priesterstande nicht mehr benötigt wären, ihre Studien im Auslande zu vollenden. Die Gründung des Seminars fällt in das Jahr 1686. [Marienkalender 1902]

Batty Weber

Luxemburg, 3. April 1936

Wir beginnen heute mit der Veröffentlichung einer Geschichte unseres Athenäums.

Sie ist in der Hauptsache eine kurze Zusammenfassung der hochwertigen Arbeit, die Professor Martin d'Huart im Jahr 1904 zur Dreihundertjahrfeier des Athenäums veröffentlicht hat, zusammen mit andern Abhandlungen, die in unserm Abriß aufgezählt sind.

Da die weitaus meisten unserer Leser sich den damals erschienenen Band nicht oder nur schwer verschaffen können, glauben wir ihnen mit unserer Veröffentlichung einen Dienst zu leisten, zumal das allgemeine Interesse sich gerade jetzt dem Athenäum in höherem Maße zuwendet.

Wir werden die Arbeit als Separatabdruck zum Gestehtungspreise zur Verfügung halten und nehmen von heute bis zum Erscheinen des letzten Teils Bestellungen entgegen.

Am 1. Oktober 1936 werden es 333 Jahre, daß unser Athenäum als Jesuitenkolleg an der Stelle eröffnet wurde, an der es heute noch steht, und hoffentlich stehen bleiben wird, wenn die, von denen die Entscheidung abhängt, nicht von Gott und der Welt verlassen sind.

Da sich heute wieder einmal das ganze Land für das Athenäum interessiert oder doch interessieren müßte, soll in Nachfolgendem eine kurze Geschichte seiner Entstehung und Entwicklung unsern Lesern geboten werden.

Es ist die Zusammenfassung eines Teiles der äußerst wertvollen Arbeit, die Professor Martin d'Huart im Jahr 1904 zum Tricentenarium der Anstalt veröffentlichte. Die Arbeit umfaßt: Eine Wiedergabe des lateinischen Kommentars über Gründung und Betrieb des Jesuitenkollegs (1570 - 1608) von dem Jesuitenpater Joh. Bapt. von Florbecq, Rektor des Kollegs, der seine Arbeit nach Rom schickte, wo sie von dem Jesuitenpater Joh. Bapt. van Meurs abgeschrieben wurde. Martin d'Huart hat sie dann 1904 aus dem Luxemburger Regierungsarchiv ausgegraben und veröffentlicht. Der zweite Teil seiner Arbeit behandelt die Gründung, der dritte die unterrichtliche Weiterentwicklung des Jesuitenkollegs bis 1903. Es ist ein geschichtliches Werk, das für die Hingabe, die Gründlichkeit und Befähigung des Verfassers ein glänzendes Zeugnis ablegt, und wir erfüllen eine Pflicht gegen ihn, indem wir an seine Arbeit erinnern, und gegen die Luxemburger, indem wir sie ihnen unter seinem Namen, wenn auch nur in kurzer Zusammenfassung zu eigen geben.

Der Band, in dem 1904 die drei Beiträge Martin d'Huarts erschienen, enthält außerdem von Nikolaus van Wervecke einen Abriß der Geschichte des Unterrichts in Luxemburg, und von J. Wilhelm die Geschichte der Mönchschule von Altmünster.

Im Licht der geschichtlichen Zusammenhänge betrachtet verdanken wir unser Athenäum schließlich keinem andern, als dem Dr. Martin Luther und der Reformation, die seinen Namen trägt.

Um diese zu bekämpfen, brauchte die katholische Kirche einen sittenstrengen und gebildeten Klerus, und demgemäß Schulen, in denen er herangezogen werden konnte.

Diese Reform gegen die Reformation hatten sich die Jesuiten zum Ziel gesetzt.

Fülöp-Miller schreibt in seinem Buch «Macht und Geheimnis der Jesuiten», Seite 394: „Anfangs hätte wohl kaum jemand grade in den Jesuiten, die so bescheiden und still auftraten und sich mit ganz untergeordneten Arbeitsleistungen zufriedenzugeben schienen, jene Macht erblickt, an deren überlegener Organisation der weitere Fortschritt des Protestantismus scheitern sollte.“

Und weiter: „Als die ersten Patres aus der Gesellschaft Jesu in Deutschland auftauchten, da schien es, als stehe der vollkommene Sieg der Reformation unmittelbar bevor; waren doch bereits neun Zehntel der Bevölkerung zum Protestantismus übergetreten. Die katholische Kirche aber mit ihrer zerrütteten Organisation und ihren demoralisierten Priestern konnte offenbar der weiteren Ausbreitung der neuen Lehre kaum mehr einen ernstlichen Widerstand entgegensetzen. ...“

Die moralische und intellektuelle Verrohung des katholischen Klerus am Beginn und um die Mitte des 16. Jahrhunderts wird auch klerikalerseits nicht geleugnet. Fülöp-Miller führt als Zeugen einen Jesuiten namens Peter Faber an, den Ignatius von Loyola schon als Studenten hatte kennen lernen und der sich im Jahr 1550 unter Karl V. als Begleiter des kaiserlichen Orators Ortiz zu dem ergebnislos verlaufenen Religionsgespräch nach Worms begeben hatte. Er schrieb damals: „Es ist nicht so, daß die Lutheraner durch die Scheingründe ihrer Lehren so viele Völker zum Abfall von der römischen Kirche gebracht hätten; die größte Schuld an dieser Entwicklung trifft vielmehr unsere Geistlichkeit selbst. Gebe Gott, daß sich in dieser Stadt Worms auch nur zwei oder drei Priester fänden, die nicht in unerlaubten Verbindungen oder in andern, öffentlich bekannten Lastern lebten.“

Hierzulande wird es nicht besser gewesen sein, und es war daher selbstverständlich, daß auch im Luxemburgischen die Beschlüsse des Konzils von Trient über kirchliches Leben und Heranbildung eines zuverlässigen Klerus im Verlangen nach einer geeigneten Unterrichtsanstalt einen ersten Versuch der Durchführung erlebten.

Die Idee, ein Kolleg in Luxemburg zu gründen, ging 1560 von Margarete von Parma, Statthalterin der Niederlande, aus. Sie bat den luxemburger Provinzialrat, die als ziemlich verrottet geltende Münsterabtei abzuschaffen und ein Jesuitenkolleg mit Kirche an die Stelle zu setzen. Inzwischen aber hatte sich der Ruf der Münstermönche gebessert, und es ging nicht mehr an, die Abtei einfach für aufgehoben zu erklären.

Unter Philipp II. ordnete der Herzog von Alba, der die Parma verdrängt hatte, die Gründung einer Schule in Luxemburg an. Die Mittel dazu sollten die Äbte von Stavelot, Orval, St. Hubert, Echternach und St. Maximin liefern, aber sie drückten sich daran vorbei unter dem Vorwand, die Ausgabe sei ihnen nicht von ihrer kirchlichen, sondern von der weltlichen Behörde auferlegt. Der Provinzialrat hielt es im Prinzip mit der weltlichen Macht,

aber die Prälaten wußten es so einzurichten, daß sie nur um eine Kleinigkeit geschröpft wurden, lange nicht genug, eine Schule zu gründen.

Trotzdem wurde sie gegründet, drei Grammatik-Klassen, Quinta, Quarta und Tertia, eine Klasse Humaniora, eine Klasse Rhetorik und zwei Klassen Philosophie. Man weiß von dieser Schule nur, daß sie gleich nach ihrer Gründung einging, weil die Lehrkräfte fehlten und die Prälaten nicht mehr zahlen wollten.

„Die sprichwörtliche Knauserigkeit der Luxemburger in Dingen des Unterrichts“, schreibt Martin d'Huart, „hätte vielleicht die Gründung einer Vollschule auf lange Zeit hinausgeschoben, wenn nicht der Luxemburger Anton Houst sich mit Feuereifer der Sache angenommen hätte.“ Schon früher hatte der Arloner Mathias Held sich für die Schulgründung eingesetzt, aber ohne Erfolg.

Anton Houst, angeblich geborener Remicher (er ist 1605, zwei Jahre nach der Gründung des Luxemburger Kollegs, in Binche gestorben), war Doktor des kanonischen Rechts, bis 1578 Mitglied des luxemburger Provinzial-rats, dann des Privatrats in Brüssel. Sein Onkel Johann Houst bekleidete eine hohe kirchliche Stellung in Trier zur Zeit, wo dort die Jesuiten ein Kolleg eröffneten.

In Luxemburg hatten sich vierzig Jahre nach dem Konzil von Trient die Zustände im Klerus noch nicht erheblich gebessert, weil es der religiösen Behörde an Einheitlichkeit gebrach. Das Land unterstand religiös den Bischöfen von Trier, Reims, Lüttich, Köln, Verdun, Metz und Namür, und diese scheuten vor der Ausübung ihrer Jurisdiktion zurück, um nicht mit der weltlichen Behörde in Konflikt zu geraten. Selbst die besten Geistlichen schenkten sich durchweg das Predigen und kümmerten sich nicht um religiöse Unterweisung und Erziehung des Volkes. Die Nachlässigkeit des Klerus ging über alle Grenzen, viele Leute im Volk wußten das Vaterunser nicht und konnten kein Kreuz machen, nach Bossuet wurde die Ausbreitung des Luthertums als Strafe für die Verrottung des Klerus aufgefaßt. Speziell im Luxemburgischen fehlte es dem Klerus an der nötigen Vorbildung, weil die seltenen höheren Schulen für die jungen Luxemburger, die Theologie studieren wollten, zu teuer waren.

Die Rekrutierung des Klerus lag zu einem großen Teil in den Befugnissen weltlicher Machthaber, die Bischöfe besetzten die Stellen wahllos, und so hatten die meisten Geistlichen von ihrem Beruf nur das Kleid, waren unwürdige Ignoranten, Wollüstige, Ungläubige. So kam auch im Volk die Moral mit dem Glauben auf den Hund. Die fürchterlichste Sittenlosigkeit herrschte in der Gesellschaft.

Wenn unter solchen Verhältnissen weder bei uns noch bei den Wallonen der Protestantismus gedieh, so liegt das, meint Martin d'Huart, an Blut und Rasse.

Zur Zeit, wo die Jesuiten ihre öffentliche Wirksamkeit begannen, war die Sache des Katholizismus nach menschlichem Ermessen so gut wie verzweifelt. Da bewährten sich die Jesuiten als bewundernswerte Kampftruppe, und an sie hielt sich dann auch Anton Houst, um durch Gründung eines Kollegs den Aufstieg des Katholizismus anzubahnen.

Um die Beschlüsse des Konzils von Trient auszuführen, bemächtigten sich die Jesuiten überall der Erziehung der Jugend. Ein Kolleg am andern entstand unter ihren Händen, in Deutschland, Frankreich, Belgien. Das Kölner Kolleg, 1556 gegründet, zählte 1558 500, 1581 über 1000 Schüler. In Frankreich belief sich 1578 die Zahl der jesuitischen Erziehungsanstalten auf 16.

[Kollege in Deutschland gegründet von 1550 bis ungefähr 1580: Wien 1552, Prag 1556, Ingolstadt 1556, München 1559, Trier 1560, Mainz 1561, Regensburg 1561, Innsbruck 1562, Dillingen 1564, Speier 1567, Graz 1573, Heiligenstadt 1575, Augsburg 1579, Koblenz 1580, Molsheim 1580.

/ Der erste Rektor des koblenzerischen Kollegs war der Luxemburger Jean Brenner, übrigens der erste Luxemburger Jesuit.

In Frankreich: Billom 1556, Ramiers 1558, Mauriac 1560, Tournon 1560, Toulouse 1562, Rodez 1562, Dijon 1564, Chambéry 1564, Lyon 1565, Avignon 1565, Verdun 1570, Poitiers 1570, Nevers 1571, Bourges 1572, Pont-à-Mousson 1572, Bordeaux 1573]

Das Erziehungssystem, das von den Jesuiten einheitlich eingeführt wurde, bedeutete gegen das Herkommen eine Revolution. Es war auf genaue Beobachtung der Kinder- und Jugendpsyche gegründet, überließ nichts dem Zufall, sah auf Haltung, Gleichgewicht zwischen moralischen und physischen Kräften - heute würden wir sagen: Unterricht und Sport, Arbeit und Unterhaltung - Anpassung der Methode an die Fähigkeiten der Schüler. Bei den Jesuiten, schrieb der Historiker Rancke, lernte man mehr in sechs Monaten, als anderswo in zwei Jahren.

Da versteht es sich von selbst, daß ein Mann wie Anton Hout, ein Vorkämpfer für den Aufstieg der katholischen Kirche, darauf ausging, seiner Heimat die Vorteile des Jesuitenunterrichts zu verschaffen.

Hier greift nun Peter Ernst Mansfeld, der damalige Gouverneur von Luxemburg, in die Geschichte unseres Athenäums ein. Im Jahr 1577 schlägt er, auf Anregung des Anton Hout, dem Provinzialrat vor, die Jesuiten nach Luxemburg zu berufen, um hier ein Kolleg und ein Seminar zu gründen, weil das einzige Mittel für das Seelenheil des Volkes und die Abwehr des Protestantismus in der Erziehung und Bildung der Jugend durch die Jesuiten zu finden sei.

Der Provinzialrat und der Prinz von Parma, Margaretens Sohn, waren einverstanden. Ersterer bat den Erzbischof von Trier um die Entsendung von drei Jesuitenpatres, die durch Predigten und Ermahnungen im kommenden Advent für die Errichtung eines Kollegs werben und die Beschaffung der nötigen Mittel ermöglichen sollten.

Der Prinz von Parma aber war mit diesen Anschluß nach Deutschland hin nicht einverstanden, er suchte ihn nach der belgischen Ordensprovinz, lehnte darum die Jesuiten aus der rheinischen Ordensprovinz ab und wollte nicht, daß Erzbischof von Schoenenberg mit den Trierer Jesuiten Franz Coster und Olivier Manare wegen der vom Provinzialrat vorgeschlagenen Mission in Luxemburg verhandeln sollte.

Luxemburg begriff damals den wallonischen und den deutschsprachigen Teil. In beiden beherrschte die obere Schicht beide Sprachen, aber die große

Masse des Volkes im luxemburgischen Teil verstand und sprach nur deutsch. Der Prinz von Parma bestand dem Provinzialrat gegenüber auf dem Begriff «luxemburgisch» und sagte, es gibt nicht nur deutschsprachige, sondern auch wallonische, d.i. französische Luxemburger.

Der Provinzialrat, der seinerseits die Anlehnung an die rheinische Ordensprovinz befürwortete, erlahmte bei dem Widerstand des Prinzen von Parma in seinem Bestreben, die Gründung eines Kollegs durchzusetzen. Der Prinz war indes von der Notwendigkeit der Schulgründung so fest überzeugt, daß er am 26. März 1582 an den Provinzialrat schrieb, ein Werk, das für die Religion, das Seelenheil und die Ausrottung der Ketzerei so notwendig sei, und das seiner Majestät so sehr am Herzen liege, dürfe nicht länger hinausgeschoben werden.

Hier greift nun Anton Houst wieder ein und bittet den Trierer Jesuitenpater Peraxylus aus Bois-le-Duc, als Prediger nach Luxemburg zu kommen, aber der Ordensprovincial Franz Coster verweigert die Erlaubnis, trotz der Verwendung des Trierer Kollegrektors Jean Gibbon, weil er sich zu den vielen schon bestehenden Schulen keine neue aufhalsen wollte. Rektor Gibbon schickte darauf einen Expresßboten nach Speyer, um von dort einen Prediger für Luxemburg anzuwerben; der Bote kam unverrichteter Dinge zurück.

Im Juni 1582, wahrscheinlich auf das oben erwähnte dringende Schreiben des Prinzen vom 26. März hin, schickte der luxemburger Provinzialrat den Dechanten von Bastnach, Richard de Baulx, zu dem Prinzen von Parma nach Tournay, um sich mit ihm über die zur Gründung des Kollegs nötigen Mittel zu verständigen. Der Provinzialrat machte dem Prinzen folgende Vorschläge: Er möge so bald wie möglich die Errichtung eines Kollegs durch die Jesuiten in Luxemburg genehmigen. Den Jesuiten soll das Franziskanerkloster (Knuedler) überlassen, die Franziskaner aber sollen aus der Stadt verwiesen werden. Der Geistlichkeit des Landes soll ein Beitrag von «2000 Dalders» für den Bau von Kolleg und Seminar auferlegt werden; beim Papst soll sich der Prinz wegen der Ermächtigung verwenden, die Einkünfte der Klöster von Ayvaille, Baux-les-Moines und Useldingen für das Kolleg zu erheben; der Prinz soll erlauben, daß das Kolleg der Jurisdiktion des Rhein-provincials unterstellt wird, da in Luxemburg und Umgegend meist deutsch gesprochen wird.

Am 17. Juli 1582 schrieb der Prinz von Parma an den Gouverneur Mansfeld, er sei mit den Vorschlägen des Provinzialrats im Prinzip einverstanden und gab Anweisungen für die Ausführung im Einzelnen, namentlich was die Beanspruchung der Prioratseinkünfte zugunsten des Kollegs betraf. Er blieb bei seiner Auffassung, daß der Anschluß an die deutsche Ordensprovinz der Jesuiten nicht ratsam sei, dass Kolleg sei ja nicht speziell für die Stadt, sondern für das ganze Land Luxemburg. Der Ordensgeneral soll ersucht werden, so bald wie möglich sechs bis sieben Patres nach Luxemburg zu schicken, um zu predigen, die Sakramente zu erteilen und die Jugend in der Religion zu unterweisen. Es soll für sie sofort ein bequemes Haus - une maison assez commode - bereitgestellt werden. Um dem vom Provinzialrat befürchteten Mißstand vorzubeugen, soll dem Ordensgeneral als Bedingung auferlegt werden, daß immer eine genügende Anzahl von Patres da sei, die das Deutsche beherrschen.

Trotzdem der Provinzialrat einverstanden war, dauerte es zwanzig Jahre, bis der im Klerus, Adel und in der Einwohnerschaft herrschende Widerstand gebrochen war.

Es handelte sich zunächst darum, für die Jesuitenpatres eine passende Wohnung bereitzustellen.

Der Provinzialrat schlug vor, das Franziskanerkloster den Mönchen der Münsterabtei von Stadtgrund einzuräumen, die Nonnen vom Hl. Geiskloster nach dem Grund umzuquartieren und ihr geräumiges Kloster den Jesuiten zur Verfügung zu stellen. Aber die Franziskaner, die eine Zeitlang sehr heruntergekommen waren, hatten sich in der letzten Zeit wieder einen besseren Ruf verschafft und leisteten große Dienste, so daß der Provinzialrat den Prinzen von Parma vor deren Ausweisung warnte.

Von Brüssel aus, wo er nun dem Privatrat angehörte, hielt Anton Houst den Eifer des Provinzialrats wach. Im November wurde das Haus des Jean Kannengießer frei und vom Stadtmagistrat sofort für die Trierer Jesuiten Peraxylus und Ditzius gemietet, die für ihre Adventpredigten herüberkamen. Die Unterhaltskosten wurden dem Priorat Useldingen trotz hartnäckigen Widerstandes aufgebürdet.

Die zwei Trierer Jesuiten hatten mit ihren Predigten einen großen Erfolg. Die St. Nikolauskirche (sie lag auf dem Platz vor dem heutigen Kammergebäude) faßte kaum die Gläubigen, die sich um die Kanzel drängten und unter denen sich auch Gouverneur Mansfeld und die Mitglieder des Provinzialrates befanden.

Wegen Beanspruchung der Prioratseinkünfte und der Beiträge des Klerus für den Unterhalt der Jesuiten und die Unterstützung mittelloser Schüler brauchte es eine formelle Ermächtigung durch den Papst. Philipp II. setzte sich bei Papst Gregor XIII. dafür ein, auch Anton Houst war dafür unermüdlich tätig. Die Arbeit von Martin d'Huart enthält über diese Verhandlungen äußerst interessante Einzelheiten. Alles schien auf dem Punkt, geregelt zu werden, da erfuhr davon der Abt von St. Hubert, er forderte die Confratres von Münster, Echternach und Oval zum Widerstand gegen die Enteignung auf, der sie den Jesuiten zulieb sich fügen sollten. Anton Houst setzte es durch, daß durch das Eingreifen des Erzbischofs von Trier der Konflikt beigelegt wurde.

Hier treffen wir in der Geschichte unseres Athenäums auf ein rein menschliches Moment pikanter Art, das wegen der beteiligten Persönlichkeit auch historisch interessant ist.

Der Gouverneur Mansfeld zeichnete sich bekanntlich in seinem Privatleben nicht durch übertriebene Keuschheit aus.

Nun war es vorgekommen, daß Pater Peraxylus in seinen Predigten den Großen wegen ihrer Laster und Ausschweifungen energisch das Kapitel gelesen hatte. Mansfeld faßte es als eine Strafpredigt für seine Person auf und wurde deshalb den Jesuiten gram. Er lud sie nicht mehr zu Tisch, ließ sich von der hohen Geistlichkeit gegen sie scharf machen, weil diese die Konkurrenz des jungen Ordens fürchtete, Adel und Bürgerschaft schlossen sich an, und es erging den Jesuiten auch in Luxemburg eine Zeitlang, wie in andern ihrer Wirkungskreise.

„Überall wissen die Jesuiten sich einzunisten“, klagt ein protestantisches Pamphlet aus dem 16. Jahrhundert. „Wie sie auf dem Predigtstuhl das Volk zur Abgötterei verführen, in den Schulen die arme Jugend dem Moloch opfern, so schleichen sie in den Häusern herum, hängen sich vornehmen und geringen Standespersonen an, geben Brot und andere Nahrung zur Verführung der Armut, kurzum, wo was zu erschleichen ist, da findest du bei jedweder Gelegenheit den Jesuiten“ (Fülöp-Miller.)

Was in Luxemburg den jungen Orden besonders unpopulär machte, war die Aussicht auf die Kosten, die die Jesuiten und ihr Kolleg zumal der Geistlichkeit und den Prioraten aufbürden würden.

Um diese Zeit war ein Haus des Advokaten Mang Chiny (?) als Wohnung für die Jesuiten in Aussicht genommen, aber der Mieter, das Ratsmitglied Chardel, wollte nicht ausziehen, weil er, wie er sagte, dem Besitzer Geld auf das Haus geliehen hatte.



Am 7. November 1583 ersuchte der Prinz von Parma den Gouverneur Mansfeld, für das zu gründende Kolleg den Ankauf eines Hauses Preisch zu betreiben. Es gehörte einem Conrad oder Cuno von Soetern, der es verkaufen wollte. Das Haus Preisch lag neben dem Ballspielplatz (jeu de paume) und hieß gemeinhin «Domus Schauwenburgica», Schauwenburg oder Schaumburg, nach den Besitzern, den Herren von Schauwenburg, denen auch das Gut Preisch bei Ewringen gehörte, weshalb das Haus in Luxemburg den Namen Preisch bekommen hatte. Es steht noch heute in der Großstraße und trägt den Namen der Familie Reuter-Heuardt. Eine Erweiterung nach dem Ballspielplatz wäre leicht durchführbar gewesen. Der Prinz von Parma beauftragte den Gouverneur Mansfeld, durch Beiträge von seiten des Adels, der Städte und anderer „guter Untertanen“ von Luxemburg Geld für die Gründung zu sammeln. Aber Luxemburg war arm, durch Beherbergung von allerhand Kriegsvolk, wie Jaques de Raville schreibt, derart ruiniert, daß die Luxemburger nicht einmal mehr für den Unterhalt ihrer Frauen und Kinder aufkommen konnten.

So entstand ein allgemeiner Widerwille die die Ausdehnungstendenz der Jesuiten. Ein Echo der Klagen gegen sie kam sogar aus Flandern bis nach Luxemburg. Es hieß dort, sie wollten von Volk und Adel neue Steuern verlangen, um ihrer Habsucht zu fröhnen. Die Benediktineräbte waren die Anführer im Kampf gegen den jüngsten Orden. Martin D'Huart führt eine Äußerung einer Frau von Berlaymont an, die in eine Familie aus französisch Flandern eingeheiratet hatte. Man wollte sie um einen Beitrag von 250 Gulden angehen, nur weil sie im Herzogtum Luxemburg begütert war.

Es ist begreiflich, daß unter solchen Umständen eine öffentliche Subskription nicht sehr erfolgreich sein konnte.

Man brachte es auf 8775 Carolusgulden in bar und in Versprechungen, darunter 400 Gulden, vom Prinzen von Parma zugesagt. Es fehlten noch 4800 Gulden an dem für das Haus Preisch geforderten Betrag, und die Beschaffung dieser Summe war aussichtslos. Der Prinz von Parma warf dem Provinzialrat Energielosigkeit vor, andere, darunter Jean Richardot, Präsident des Privatrats in Brüssel, maßten die Schuld dem Gouverneur Mansfeld bei. Auch die Jesuiten waren überzeugt, daß Mansfeld ihnen noch nicht verziehen hatte und nichts von ihnen wissen wollte. Er muß empfunden haben, daß er sich zwischen den Jesuiten und den Luxemburgern in einer heiklen Stellung befand, denn in einem Brief an den Prinzen von Parma beruft er sich auf die Klagen der Luxemburger, die er von neuen Abzwackungen (rongeries) wegen des Jesuitenkollegs bewahren will. Daß er eine vexatorische Steuer hätte einführen wollen, um die Jesuiten verhaßt zu machen, wurde behauptet, aber nirgends bewiesen. Diese Steuer geht, wie Martin d'Huart annimmt, auf den Prinzen von Parma zurück. Richtig ist dagegen, daß Mansfeld den Besitzer des Hauses Preisch, Conrad von Soetern, zu überreden suchte, sich mit dem verfügbaren Barbetrag zu begnügen und sich für den Rest eine Rente »au denier vingt« bis zur gänzlichen Abzahlung zusichern zu lassen. Soetern lehnte ab. Auch auf andere Weise war Mansfeld bemüht, die Ausführung des Projektes zu ermöglichen, und der Provinzialrat bestätigte, daß der Gouverneur in bezug auf den Ankauf des Hauses Preisch seine Pflicht getan hatte.

In der öffentlichen Meinung war es inzwischen zu einer starken Abneigung gegen die Jesuiten gekommen. Pater Clutius, der den Pater Peraxylus abgelöst hatte, erhielt von seinen Obern den Befehl, Luxemburg zu verlassen, „um sie vor den Beschimpfungen in und außer dem Herzogtum Luxemburg zu schützen, wo sie verschrien seien als Geizhälse, unersättliche Usurpatoren fremden Gutes und Veranlasser von neuen Steuern. Sie könnten nicht in Luxemburg bleiben und sich dort nicht nutzbringend betätigen, wenn alle von den Kleinen bis zu den Großen über sie entrüstet wären.“

Aber Anton Houst gab trotz allem nicht klein bei. Der Ordensvisitor teilte dem Pater Clutius die Erlaubnis, eventuellen Berufungen nach Luxemburg für eine Predigt oder sonst ein Werk der Barmherzigkeit Folge zu leisten. Adel und reiches Bürgertum hatten die Jesuiten in ihrem Priesterberuf inzwischen besser kennen und schätzen gelernt, und jedermann bedauerte, daß es mit der Gründung des Kollegs nicht vom Fleck ging. Pater Clutius erfreute sich in Luxemburg wachsender Beliebtheit, er fand mächt-

ge Helfer in der Person des Trierer Kolleg-Rektors Jean Gibbon und des Paters Johann Brenner, des ersten Luxemburgers, der in den Jesuitenorden eingetreten war und es bis zum Direktor des 1580 in Koblenz gegründeten Kollegs gebracht hatte. Brenner veranlaßte seine Schwäger Anton de Blanchart, Remacle d'Huart, Melchior Wilz und Johann von Wiltheim, ihren Einfluß zugunsten der Kolleggründung einzusetzen. Sie fanden rege Unterstützung durch Johann von Brandenburg, der sich früher selbst mit dem Gedanken getragen hatte, Jesuit zu werden, zur Zeit wo er die Universität von Pont-à-Mousson besucht hatte.

Am 7. November 1588 traf aus Brüssel von Anton Houst die Meldung ein, daß durch päpstliche Bullen die Übertragung der öfters erwähnten Prioratseinkünfte auf das zu gründende zweisprachige Kolleg genehmigt war. (Eingehende Details bei Martin d'Huart). Es handelte sich um die Priorate von Chiny, Useldingen, Aywaille, Longlier und Baux-les-Moines.

Nun trat auf einmal wieder Graf Mansfeld als Gegner der Gründung auf den Plan, mit einem Einwand, für den wir heute vielleicht mehr Verständnis hätten als die Zeitgenossen Mansfelds, obgleich er auch heute kaum Beachtung fände. Der Gouverneur meinte nämlich, ein Kolleg in Luxemburg wäre nicht ungefährlich, da Luxemburg Grenzstadt sei und die Anwesenheit ausländischer Schüler nebst dem Besuch ihrer Verwandten durch Überraschung, Verrat oder andere Betätigung bedenklich werden könnte. Mansfeld fand damit kein Gehör, und als er vorschlug, das Kolleg lieber in Arlon zu gründen, wurde ihm entgegengehalten, Arlon sei noch in stärkerem Maße Grenzstadt als Luxemburg, und außerdem sehr pestgefährlich. Dazu bestehe in Arlon keine Möglichkeit für die bequeme Unterkunft der Schüler von Adel und der Söhne anderer Bürger von Rang. Daraufhin verzichtete Mansfeld auf sein Projekt.

Die fünf Äbte der Provinz Luxemburg verlangten 1589, wieder in den Besitz der Einkünfte aus ihren Prioraten des Benediktinerordens (Useldingen und Baux-les-Moines) zu gelangen, weil es den Anschein habe, als sollte aus der Kolleg-Gründung ja doch nichts werden. Der Provinzialrat widersetzte sich der Forderung, hatte aber eine Zeitlang gegen mancherlei Schwierigkeiten zu kämpfen. Auch darüber gibt die Arbeit Martin d'Huarts eingehenden und sehr interessanten Aufschluß.

Am 2. Dezember 1592 stirbt der Prinz von Parma in Arras an den Folgen einer vernachlässigten Verwundung. Mansfeld wird Generalgouverneur der Niederlande, ist aber in seinem hohen Alter dem schwierigen Amt nicht mehr gewachsen und für 1594 durch den Erzherzog Ernst ersetzt.

Wieder ist es Anton Houst, der das Rad im Rollen hält. Mit dem Sohn des Gouverneurs, Karl von Mansfeld, weiß er es bei dessen Vater durchzusetzen, daß dieser vom Erzherzog Ernst die Berufung dreier belgischer Jesuitenpatres erlangt, mit dem Auftrag, zu predigen und die Gründung des Kollegs vorzubereiten. Der Ordensgeneral Aquaviva hatte die Angliederung des künftigen Luxemburger Kollegs an die belgische Ordensprovinz gestattet, um die Jesuiten dafür zu entschädigen, daß sie ihr Kolleg von Groningen (durch Beitritt der Stadt zur Utrechter Union der sieben nördlichen Provinzen der Niederlande) verloren hatten.

Am 14. August 1594 kamen die drei belgischen Jesuitenpatres Olivier Bernard, Henri de Samrée und Theodor Otto Becanus nach Luxemburg. Pater Becanus wurde hier rasch beliebt und wirkte von 1597 bis 1608 als Oberer. Olivier Bernard und Henri de Samrée blieben in Luxemburg nur, bis die Finanzierung des Unternehmens gesichert war. Auf Anraten von Anton Houst wurde vorläufig auf Seminar und Internat verzichtet.

Am 8. August 1594 erhielten die Jesuiten vom Erzherzog Ernst die Genehmigung zu ihrer Niederlassung. Die Patres Olivier Bernard und Henri de Samrée nahmen sofort Besitz von den Prioraten Chiny, Useldingen, Bauxles-Moines (bei Carignan) und Aywaille. Die Besitzergreifung erfolgte durch Kuß auf den Altar, Glockengeläute, Einzug in die Sakristei, Übergabe der heiligen Gefäße und der Titel. Auch hier schließen sich bei Martin d'Huart umfangreiche Details über die einzelnen Priorate an.

Die Benachteiligten machten in der Folge allerhand Schwierigkeiten, aber die Gründung des Kollegs war gesichert.

Da bisher die Jesuiten mit einer sehr unkomfortablen Wohnung hatten vorliebnehmen müssen, erhoben die Vertreter des Ordens Einspruch. Ein Ausweg fand sich, als durch die Übersiedlung des Jean de Berty als Mitglied des Privatrats nach Brüssel 1597 dessen Haus frei wurde. Der Eingang befand sich nach der Seite des Franziskanerkloster und die Dependenzien nebst Garten reichten bis an den Festungswall. Es hatte bis 20. Oktober 1594 Wilhelm von Floedorf, Herrn von Fels und Moestroff, gehört. Am 21. April 1597 verkaufte Jean de Berty es für 6000 Carolus-Gulden an Pater Otto Becanus, Oberen der Jesuitenmission. Als Zeugen unterschrieben die Kaufurkunde Generalprocurator Benninck, Baron Johann von Brandenburg, Johann Wiltheim, Greffier des Provinzialrats.

Nach dem Plan des Paters Otto Becanus sollten die Baulichkeiten, in denen das Kolleg unterzubringen war, nebst den zugehörigen Terrains auf den Platz zwischen dem Franziskanerkloster (Knuedler), dem Festungswall und dem Maximinerhof (heute Regierung) zu liegen kommen.

An das Haus de Berty stieß ein Haus, das Friedrich von Dalburg 1611 den Jesuiten für 1350 Taler überließ und auf dessen Stelle heute das Portal der Kathedrale steht. Der übrige Teil des Baues kam in den Garten zu stehen, der hinter einem »Berburgica« genannten Hause lag und in das Besitztum der Herren von Schoenfeltz (domus Schoenfeitiana) hineinwinkelte. Dieser Garten gehörte zu ungleichen Teilen dem Ritter Sebastian von Tynner, dem Baron Johann Ludwig von Hohensaxen und den Kindern des Johann Theodor von Metternich, dessen Bruder Lothar Erzbischof von Trier war. Hohensaxen trat den Jesuiten seinen Teil ab durch eine Schenkungsurkunde vom 3. November 1611, der Herr von Hohenfels verkaufte ihnen den seinen für 430 Gulden; den Anteil der Kinder Metternich erwarben sie gegen die Verpflichtung, bei nächster Gelegenheit den Teil des Herrn von Schoenfeltz, Johann Heinrich Schloeder von Lachen, zu kaufen und ihnen abzutreten.

Westlich stieß das Haus de Berty an das eines Valentin Faust von Stromberg, das Pater Becanus am 20. September 1603 für bare 2500 Taler kaufte. Der Vertrag wurde von den Schöffen Philipp Dronckmann und Lucas Dorn aufgenommen. Etwas weiter, immer dem Franziskanerkloster gegenüber,

entwickelte sich die Frontseite des Hauses, das Franz von Eltz, genannt von Piermont, gehörte und das vorläufig ohne Umbau dem Kolleg angegliedert werden konnte. Garten und Dependenzien dieses Hauses reichten bis zum sogenannten Hellepull. Es wurde 1602 angekauft und die Einrichtung dauerte ein Jahr.

Am 1. Oktober 1603 wurde das Kolleg eröffnet, nach einem feierlichen Hochamt, das der Abt von Münster gelesen hatte, in Gegenwart des Gouverneurs von Mansfeld, des Provinzialrats und des Magistrats. Nach dem Hochamt begab sich die ganze Versammlung in das Kolleg, wo einer der neuen Professoren in klarem, einfachem und wohlklingendem Latein der Jesuiten das Lob der freien Künste verkündete. Anschläge an den Türen nannten die Autoren, die in den drei für das erste Jahr eingerichteten Klassen erklärt werden sollten. Die erste Klasse, Grammatik, war dem Pater Hospelt zugeteilt, die zweite, Syntax, den Pater Canisius, die dritte, Elementar- oder Präceptoralklasse dem Pater Leyen. Die drei Klassen zusammen zählten schon vom ersten Tag ab zweihundert Schüler. In den zwei folgenden Jahren wurden die Klassen für Humaniora und Rhetorik angegliedert, und die Schülerzahl wuchs derart, daß ein weiterer Ausbau unvermeidlich wurde. Im 18. Jahrhundert stieg die Zahl der Schüler bis nahe an 800.



In einer weiteren, ebenso gründlichen und aufschlußreichen Arbeit geht Professor Martin d'Huart auf die Studienprogramme der Anstalt ein, wie sie sich vom Jesuitenkolleg als solchem über die verschiedenen Stufen bis zum heutigen Athenäum entwickelt hat, erst vom Jahr 1773 ab, wo der Jesuitenorden am 21. Juli vom Papst Klemens XIV. aufgehoben wurde, bis zum französischen Regime, 1795, dann als Zentralschule von 1795 bis 1802, als Sekundärschule von 1803 bis 1817, und zuletzt als Athenäum durch verschiedene Reformen hindurch von 1817 bis 1903.

Wir hoffen, durch diese Auffrischung nicht nur dem Interesse der Leser für die älteste und höchste Unterrichtsanstalt des Landes entgegengekommen zu sein, sondern auch den Verfasser einer der wertvollsten Arbeiten unserer Geschichtsliteratur bei all denen wieder in Erinnerung gebracht zu haben, die Wert und Bedeutung der heimischen Geschichtsforschung zu schätzen wissen.

Batty Weber

Athena mit Notizblock!



Victor Rausch



Nikolaus Welter



Nicolas Braunshausen



Jean Koppes



Jean Thill



Jos Tockert



Le Dr. Michel Mosinger

Professeur d'anatomie
aux Universités de Marseille et de Coïmbre

Il y a peu de jours, lorsqu'on conduisait à sa dernière demeure Pierre Dupong, j'étais dans notre capitale, grande par son histoire. Elle fut toujours une «plateforme» d'échanges culturels et matériels internationaux; elle a devant elle actuellement une admirable tâche en tant que siège de réalisation du plan qui porte le nom du Président Robert Schuman ancien Athénéen, sous les auspices duquel j'ai eu le privilège de servir.

Comme chaque fois que je passe à Luxembourg, j'ai refait pieusement le chemin qu'il y a plus de 30 ans nous suivions plusieurs fois par jour: celui qui va du Convict («*Angelus custodiat convictum*») à l'Athénée Grand-Ducal. Comme chaque fois aussi, je suis entré dans la cour de l'Athénée et en ai fait le tour, notant avec plaisir les dimensions déjà prises par l'arbre central qui a remplacé le géant mort il y a des années.

Je me suis promené dans les couloirs de l'Athénée pour m'imprégner encore du souvenir de ceux qui furent mes meilleurs maîtres, avec ceux que j'eus à Nancy, capitale de la Lorraine, et à Paris, capitale de la France et du monde, sans oublier ceux, d'exceptionnel talent, que j'avais à l'école primaire, au Grand-Duché.

J'ai pu visiter, grâce à la Fondation Rockefeller et grâce au Service des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Etrangères à Paris, de nombreuses universités dans le monde et étudier les systèmes éducatifs de nombreux pays.

Je garde la conviction, soutenue par l'expérience universitaire, que l'enseignement secondaire joue le rôle primordial dans la préparation à la vie professionnelle, dans la formation intellectuelle et morale du professeur, du médecin et du savant, de l'ingénieur et de l'avocat et, qui plus est, de l'homme tout court.

L'enseignement secondaire français est l'un des plus remarquables par la culture qu'il confère tant en sciences naturelles et en mathématiques qu'en histoire, en philosophie et dans les autres branches du savoir.

L'enseignement secondaire luxembourgeois a une valeur incomparable grâce à son bilinguisme foncier et à la facilité avec laquelle il complète l'étude de la langue de Racine et de celle de Goethe par celle de Shakespeare, en plus des deux langues basilaires de l'humanisme classique.

Sans doute, des études linguistiques trop poussées risquent d'accaparer une trop grande partie de l'enseignement, au détriment des sciences mathématiques et naturelles, d'importance transcendante. Mais elles sont indispensables à la formation de l'Européen complet qu'il est urgent de former, dans le respect des individualités nationales. Rappelons-nous toujours que les grands Luxembourgeois qui jouaient un rôle dominant dans les affaires d'Europe, au 14^e et au 15^e siècles, parlaient tous de nombreux dialectes, et le talent des Luxembourgeois à acquérir le polyglottisme, que je retrouve chez nos amis portugais, mérite d'être stimulé au maximum. Ce talent, qui n'enlève rien aux particularités régionales et permet de pénétrer le fond des âmes nationales à travers Victor Hugo ou Goethe, pour ne choisir que les porte-parole les plus généreux, pousse l'intellectuel luxembourgeois vers l'universalisme qu'il adore. Si son cœur appartient à la France, c'est que l'âme française, malgré sa tendance à l'individualisme latin qui est une nécessité malgré ses défauts (elle inspire le respect de la personne humaine), est depuis toujours imbue d'universalisme créateur, au service de tous et appelant la sympathie des peuples.

C'est dans cet esprit et avec émotion que je me remémore les sept années passées à l'Athénée Grand-Ducal: les leçons de français pleines d'esprit de Victor Rausch; les cours passionnés de littérature germanique de Nikolaus Welter; la philosophie généreuse du professeur Braunshausen; celle, subtile, du professeur Stumper; les admirables cours de grec du vénérable «MIDAS»; ceux, empreints de finesse, de poésie anglaise de Joseph Tockert; le cours d'histoire de Nicolas Margue.

J'évoque aussi, en tant que biologiste et naturaliste, les leçons remarquables de biologie de «Papa» Klein, élève du grand Weismann, qui nous enseignait avec la même aisance la zoologie en français et la botanique en allemand et qui, après m'en avoir voulu de l'avoir quitté trop tôt, m'accorda son amitié bienveillante; les leçons de chimie, d'une rare précision, de Gustave Faber; les leçons ardentes de physique théorique et pratique de Jean Koppes qui un jour me fit un amical reproche que j'ai souvent médité: «Mosinger, attention! Vous faites trop de football - que mes amis des Red-Boys me pardonnent - vous ne rattraperez pas le temps perdu». J'ai eu l'occasion de rappeler cette parole à certains de mes élèves aux Facultés de Médecine. La pratique des sports - j'en ai gardé le culte - est une nécessité physique, mais absorbe trop facilement toute l'activité de l'individu.

Le temps perdu ne se rattrape jamais, surtout en physique, en chimie et en mathématiques, sciences basillaires de la biologie et de la médecine, et sans lesquelles aucun problème, du cancer à la neurobiologie, ne saurait être abordé.

Et lorsqu'on a l'honneur et le bonheur d'être élève à une institution d'aussi grande envergure que l'Athénée, le temps perdu l'est doublement. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir recommencer avec plus d'ardeur ma septième avec Josy Meyers, Eugène Schaus, Léon Molitor, Willy Pauly, Emile Bohler, Peters, Brisbois, Stoltz et tant d'autres amis, alors que nous inaugurons, craintivement, nos études à l'Athénée en l'année cruciale 1913-14!

Aux témoignages d'attachement filial de tous les Anciens, je joins les miens, affectueux et pleins de respect, à l'occasion du 350^e anniversaire de la Fondation de l'Athénée qui fut et reste notre «Alma Mater». C'est le titre vénérable que reçoit, aux jours des solennités académiques, la grande et vieille Université de Coïmbre qui eut tant d'échanges spirituels, au Moyen Age, avec les Universités de Paris, de Montpellier et de Salamanque; on y construit actuellement une des plus grandes cités universitaires du monde, au coeur de l'Empire Portugais, où régnait la Maison de Bragançe alliée à celle des Souverains respectés du Grand-Duché de Luxembourg.



Red Boys I, 1921:

de la promotion 1920.

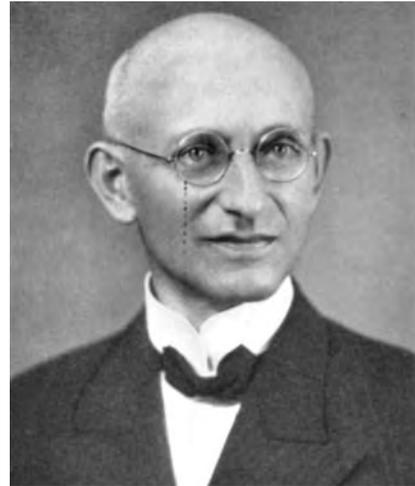
[350 Joer Kolléisch]



Schmit Félix, Dominicy Jean, Bernard Zénon, Kremer Pierre, Ahnen Hubert
Schoux Jean-Baptiste, Mosinger Michel, Mayer Emile
[assis] Kolo Émile, Droessart Maurice, Bour Jean



Nicolas Margue



Gustave Faber



"Papa" Klein



Oscar Stümper

**LE PROFESSEUR MOSINGER,
directeur du Centre de Recherche et d'Explorations:**

«Vacances, c'est un mot que je ne connais pas», voilà la clef de la réussite de M. Michel Mosinger, professeur-titulaire dans la cité phocéenne.

«Elève de Gustave Roussy à l'Institut de cancérologie de Paris, je fus nommé chef des travaux à Marseille en 1932». Le Dr Mosinger semble revivre en flash-back son arrivée à Marseille... Mais une seconde seulement... lui, le septuagénaire, n'a pas la nostalgie du passé, non, il est tout fait absorbé par le présent. Ses yeux vifs et brillants à peine cachés par des sourcils épais, témoignent d'un allant et d'un dynamisme peu communs. Car ce n'est pas un médecin comme les autres.

Mais reprenons le fil:

«Je suis né à Clervaux en 1901 et ma jeunesse s'est déroulée à Differdange, où, soit dit en passant, j'ai donné à l'équipe locale de football le nom de Red-Boys».

Sportif, M. Mosinger l'est toujours. En effet, dans son immense jardin à végétation exotique variée et abondante et dominant du haut de la colline la baie de Marseille, un court de tennis et une piscine sont les garants de sa forme physique impeccable.

«Après des études secondaires à l'Athénée de Luxembourg avec comme camarades Eugène Schaus, Emile Colling, Emile Bohler, le Dr Molitor... je passai à Nancy où je réussis à la faculté de médecine les spécialités suivantes: chirurgie, physiologie, hygiène, cancérologie, neurologie, anatomie-pathologie, endocrinologie.» Ces titres en disent long sur ses qualités. Grâce à ses connaissances médicales et humaines poussées, M. Mosinger a été le «maître» d'innombrables étudiants en médecine de la région marseillaise. Bien plus, aujourd'hui-même, il assume des responsabilités importantes en tant que directeur du Centre d'explorations et de recherches médicales, biologiques, fonctionnelles, psychométriques et ergonomiques, anatomopathologiques et médico-judiciaires.

«Né au Grand-Duché et naturalisé français, de quel côté sentez-vous battre votre coeur?».

A cette question par trop traditionnaliste, mon interlocuteur répond spontanément: «Tout Luxembourgeois a deux patries: la sienne et la France. Aucun problème, je suis à l'aise partout. La plupart de mes amis vivent à Luxembourg, tandis que le fruit de mes recherches est à Marseille. Pour rester dans ce cadre international, tenez, de 1942 à 1957, j'étais professeur à la faculté de médecine de Coïmbra au Portugal, occupant la chaire d'histologie et d'embryologie».

En faisant le tour du Centre médical, nous passons imperceptiblement du passé au présent.

«Le but que nous poursuivons ici, commente le Dr Mosinger, c'est un check-up total, en gardant avant tout un esprit synthétique sur tous les malades». Eternelle querelle séparant les généralistes des spécialistes et qui a été magistralement résolue ici, en incluant les deux tendances dans un travail d'équipe.

Autre point de mire: un millier de rats blancs servent de cobayes au Centre de recherches pour additifs alimentaires. «C'est une responsabilité énorme dont me chargent les puissantes multinationales chimiques».

Des instruments de mesure sophistiqués, relèvent l'esprit de recherches de ce temple de la médecine, tout comme les bibliothèques, les figures sculptées, les schémas muraux, donnent au visiteur une impression d'harmonie culturelle.

«Je suis avant tout un scientifique, avoue le docteur Mosinger. Les réflexions et les recherches doivent pouvoir expliquer et formuler tout».

Quel lecteur ne saurait comprendre maintenant la profonde motivation de l'activité du professeur Mosinger: tendre vers une polyvalence scientifique affirmée déjà en médecine, policologie, philosophie...

D'autres n'oseraient pas entreprendre ce travail de Titan, le docteur Mosinger en fait le sens de sa vie. Son expérience et ses connaissances, il les communique aux lecteurs de ses 33 ouvrages et 3.500 publications. Sa vie actuelle, il la partage entre son Centre médical, la présidence d'innombrables congrès internationaux et la préparation de nouveaux livres.

Une vie passionnante, passionnée et bien remplie!

[Norbert MULLER: Répu]

Un ancien hors norme:

QUI ÉTAIT MICHEL MOSINGER?

Nos lecteurs attendent avec impatience la parution des 4 ouvrages prestigieux, prévus pour témoigner des 400 années de la vie de l'Athénée. N'est-ce pas le volume qui traitera des Grands Anciens qui sollicitera particulièrement notre curiosité?

Combien y a-t-il eu d'Anciens depuis la naissance de notre Ecole en 1603? Difficile de le savoir même approximativement. Mais qui sont les «GRANDS ANCIENS»? Quels sont les critères qu'on pourrait proposer? Certes, un tel s'impose par ses connaissances, sa capacité de travail, sa chaleur humaine. Que dire de cet homme consciencieux qui a la même capacité de travail, des connaissances étendues? Il lui a manqué un grain de réussite ou alors l'occasion de mettre ses moyens en évidence, de se faire valoir. Et tel autre, qui rêvait de mener une vie tranquille, pépère, que le destin est venu chercher pour le mettre brusquement en face de responsabilités qui en font un Grand Ancien malgré lui.

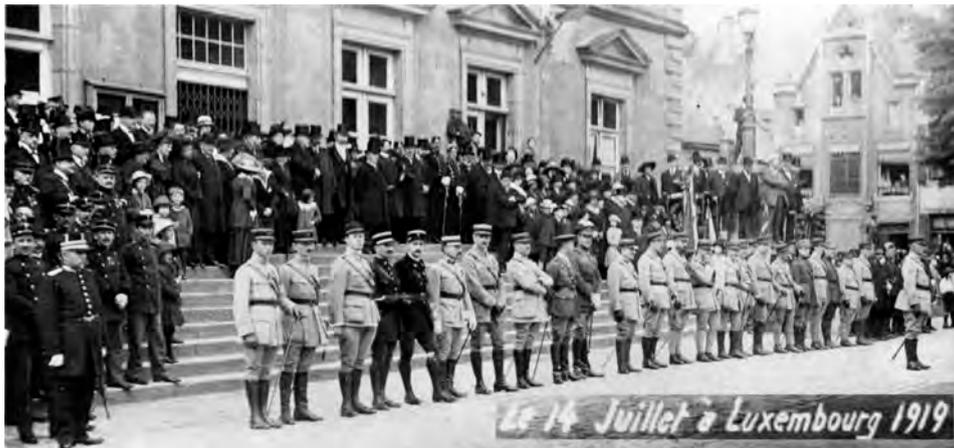
Le choix parmi tant de bacheliers du nombre restreint de privilégiés à qui on attribuera le statut de «GRAND ANCIEN» s'avère certainement malaisé et parfois douloureux. Analyser la personnalité, jauger les performances, les mérites des candidats est une gageure quasi impossible. Et pourtant, Madame Tousseau choisit ses personnages pour les fondre dans la cire, le Pape choisit les saints et les cardinaux. Consolons-nous. *Quid est veritas?* L'objectivité absolue n'est pas de notre monde. Des figures méritoires restent sur le carreau et des couronnes attribuées avec empressement ornent des fronts indignes!

Si au fil des années, mais surtout récemment, nous avons esquissé quelques portraits de professeurs ou d'anciens, nous n'avons en aucune manière voulu anticiper ou concurrencer l'ouvrage à paraître. Nous avons tout simplement voulu évoquer le côté humain de ces personnes: Jean Strommenger, qui était mon professeur de français et de latin pendant plusieurs années, Louis Ackermann, le directeur et l'ami paternel de mes parents. J'ai senti qu'à côté de ses capacités scientifiques et techniques, William Kroll cachait une personnalité sensible. Peut-être qu'un jour, j'aurai l'occasion de rédiger quelques pages sur Tony Dutreux et sur son fils Auguste que j'ai aperçus étant enfant, mais dont des gens à leur service m'ont dépeint la personnalité attrayante. Si je consacre quelques lignes au professeur Michel Mosinger, c'est parce que j'ai eu l'honneur et la chance de faire un bout du chemin à côté de deux de ses condisciples. A des moments dits «perdus», ils m'ont évoqué des souvenirs de leur «Grand Ami». Ce furent: le docteur Emile Bohler, chirurgien-gynécologue à Luxembourg et le docteur Jean Loloyot, Chef du Service de Gynécologie à la Maternité Universitaire Adolphe Pinard à Nancy.

Notre «devoir de mémoire» nous incite à raconter aux générations futures quelques épisodes, quelques faits pour qu'elles puissent y puiser et mieux comprendre le passé. Mosinger, le scientifique absolu, aimait revenir sur ses pas. *«Comme chaque fois que je passe à Luxembourg, j'ai refait pieusement le chemin qu'il y a plus de 30 ans nous suivions plusieurs fois par jour : celui qui va du Convict (Angelus custodiat convictum) à l'Athénée Grand-Ducal. Comme chaque fois aussi, je suis entré dans la cour de l'Athénée et en ai fait le tour, notant avec plaisir les dimensions déjà prises par l'arbre central qui a remplacé le géant mort il y a des années. Je me suis promené dans les couloirs de l'Athénée pour m'imprégner encore du souvenir de ceux qui furent mes meilleurs maîtres, avec ceux que j'eus à Nancy, capitale de la Lorraine, et à Paris, capitale de la France et du monde, sans oublier ceux, d'exceptionnel talent, que j'avais à l'école primaire au Grand-Duché.»*(Contribution de Mosinger au Livre Jubilaire du 350^e Anniversaire de l'Athénée. Nous citerons d'autres extraits au cours de cet article.

Le père de Mosinger était Commissaire de Police, profession qui imposait à l'époque à ses membres contre leur gré cette mobilité tant appréciée aujourd'hui. Né à Clervaux, le jeune Mosinger était Differdangeois de coeur. *«Que ne donnerais-je pour pouvoir recommencer avec plus d'ardeur ma septième avec Josy Meyers, Eugène Schaus, Léon Molitor, Willy Pauly, Emile Bohler, Peters, Brisbois, Stoltz et tant d'autres amis, alors que nous inaugurons, craintivement, nos études à l'Athénée en l'année cruciale 1913-1914!»*

Si Michel Mosinger nous avoue sa nostalgie des années de ses études secondaires, le temps de la Première Guerre Mondiale n'était pas des plus faciles pour les élèves. Nous avons pu constater que les premiers trimestres de Seconde et de Première, 1918-1919 et 1919-1920, étaient inexistantes, les bulletins les laissant en blanc.



La mentalité de fronde qui caractérise - nous l'avons vécu en 1944-1945 - la sortie d'une grande épreuve de l'Histoire, explique l'attitude de cette même promotion envers l'un de ses professeurs, relatée par notre ami Gilbert Maurer dans un récent bulletin.

Mosinger se dit satisfait, même emballé par l'enseignement reçu à l'Athénée : *«L'enseignement secondaire luxembourgeois a une valeur incomparable grâce à son bilinguisme foncier et à la facilité avec laquelle il complète l'étude de la langue de Racine et de celle de Goethe par celle de Shakespeare, en plus des deux langues basilaires de l'humanisme classique.»*

Déjà cette époque nous retrouvons les frictions éternelles, l'opposition, à notre avis gratuite, entre langues et sciences. Mais Mosinger a-t-il réussi à récupérer ce que le Professeur Koppes lui avait prédit: *«Vous ne rattraperez jamais le temps perdu»?*

Sans doute des études linguistiques trop poussées risquent d'accaparer une trop grande partie de l'enseignement, au détriment des sciences mathématiques et naturelles, d'importance transcendante. Mais elles sont indispensables à la formation de l'Européen complet qu'il est urgent de former, dans le respect des individualités nationales.

Chose curieuse - ou non - nous retrouvons, à quelques nuances près, la même appréciation des professeurs chez Mosinger que chez Kroll, qui l'a précédé d'une bonne demi-douzaine d'années à l'Athénée: *«C'est dans cet esprit et avec émotion que je me remémore les sept années passées à l'Athénée Grand-Ducal: les leçons de français pleines d'esprit de Victor Rausch ; les cours passionnés de littérature germanique de Nikolaus Welter; la philosophie généreuse du Professeur Braunshausen ; celle subtile du Professeur Stumper; les admirables cours de grec du vénérable «MIDAS»; ceux empreints de finesse de poésie anglaise de Joseph Tockert ; le cours d'histoire de Nicolas Margue.*

J'évoque aussi, en tant que biologiste et naturalise, les leçons remarquables de biologie de « Papa » Klein, élève du grand Weismann, qui nous

enseignait avec la même aisance la zoologie en français et la botanique en allemand et qui, après m'en avoir voulu de l'avoir quitté trop tôt, m'accorda son amitié bienveillante ; les leçons de chimie, d'une rare précision, de Gustave Faber ; les leçons ardentes de physique théorique et pratique de Jean Koppes qui un jour me fit un amical reproche que j'ai souvent médité: «*Mosinger, attention! Vous faites trop de football - que mes amis des Red Boys me pardonnent - vous ne rattraperez pas le temps perdu.*»

D'après le docteur Emile Bohler, c'était un accrochage assez sévère avec le Professeur Edmond J. Klein qui incita Mosinger à ne pas se présenter aux examens de médecine (collation des grades) à Luxembourg. Dans le texte cité, il semble minimiser l'importance des faits, mais nous ne saurons jamais, il me semble, le fin mot de l'histoire. Au fond, l'effet sur la carrière de Mosinger était primordial.

Mosinger était un passionné de football. Comme plusieurs de ses camarades, il appartenait corps et âme à son club, qui était les Red Boys de Differdange, tandis que d'autres - comme Bohler - se situaient dans les giron des Sporting et des Racing de la capitale qui, d'ailleurs, devinrent plus tard, après fusion, le Spora.

Michel Mosinger, une fois son Diplôme de Maturité en poche, alla s'inscrire à la Faculté de Médecine de Nancy.

S'est-il mis en route pour «*rattraper le temps perdu*»? En tout cas, les souvenirs de Jean Loloyot nous ont décrit un tout autre Mosinger que celui qu'Emile Bohler nous avait fait connaître. La lecture des bulletins des trois classes supérieures à l'Athénée correspond plutôt au personnage dépeint par le docteur Bohler.

A Nancy, il était connu pour sa puissance énorme de travail: le samedi vers midi, il se pointait à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine porteur d'une volumineuse valise, déballait les livres qu'il avait lus et «travaillés» pendant la semaine, la remplissait du même volume de lecture et repartait dans sa piaule d'étudiant. Vers la fin de ses études, il pouvait se targuer d'avoir lu toutes les publications valables parues de par le monde dans le domaine de la gynécologie.

Sa piaule d'étudiant jouxtait celle d'une étudiante polonaise. Une porte reliait les deux chambres, mais Mosinger l'obstruait par son armoire. Le samedi soir à 23 heures, il déplaçait résolument l'armoire et ...

Plus tard, Mosinger fut nommé Professeur d'Anatomie Pathologique à l'université d'Aix-Marseille et ce Luxembourgeois devenu Français, fut envoyé par la prestigieuse Alliance Française pour illustrer sa patrie d'adoption comme professeur à la Vénérable Université de Coïmbra au Portugal.

La capacité de travail de Mosinger semble être restée toujours surdimensionnée. Je garde dans ma bibliothèque deux de ses ouvrages reliés de la

robe vert brunâtre, respectivement brun verdâtre des incontournables éditions médicales Masson, un «Traité de Neuro Endocrinologie» de 1100 pages et un autre «Médecine Pathogénique Cancer» lourd de 742 pages.

Un jour, Jean Loloyot rendit visite à son ami dans son tout nouveau laboratoire d'anatomie pathologique parfaitement équipé à l'Université d'Aix-Marseille: «Michel, quelle splendide vue tu as sur la mer!» s'écria Loloyot plein d'enthousiasme. Jean Mosinger de répliquer:

«Est-ce que tu crois que j'ai le temps de regarder la mer?»

Un Grand Ancien tel qu'en lui-même.....

Joseph Mersch



C'est au centre Européen du Kirchberg que s'est tenu le Congrès international 1975 de l'Union mondiale pour la protection de la vie, qui avait pour thème cette année «la crise de civilisation et les maladies de civilisation, l'avenir de l'homme et de la civilisation». Ce Congrès était conduit par le professeur Michel Mosinger, président de l'Union mondiale. [...]

Petit pays, grands hommes...

Il est bon de rappeler, comme il l'a fait lui-même dans son discours d'inauguration du congrès, que le

petit pays du Luxembourg a donné naissance à de très grands hommes et a fourni, par le passé, bien des empereurs, maréchaux et gouverneurs aux pays voisins d'Europe. Ceci pour le passé plus lointain.

Pour le passé proche et le présent, Emile Mayrisch, Robert Schuman, Joseph Bech, Antoine Wehenkel, Pierre Werner, Emile Colling, sans oublier Gaston Thom, ont bien oeuvré et oeuvrent encore pour la cause de l'union européenne. [...]

Malheureusement, si le Luxembourg peut engendrer de grands hommes, il ne peut pas toujours les retenir dans son sein. L'absence d'université et d'institut d'envergure suffisante chasse donc les meilleurs de chez nous; mais leur rayonnement international n'en est pas amoindri pour autant et notre pays y gagne en renommée. [...] Quel est le secret de leur réussite?

«Il faut rester modeste, nous dit-il, je n'y suis pour rien si mon capital génétique au départ était aussi riche!»

Un capital bien exploité par un labeur de forçat: 4 heures de sommeil par nuit, une vie durant; aucun dimanche, aucun jour de repos, jamais de vacances. Comment réussir, sinon, à mener à bien des tâches aussi diverses, absorbantes et des réalisations d'aussi grande envergure, telles que ce centre de neurobiologie de Marseille, sans parler de plus de 4000 publications, de 36 ouvrages et des missions aux 4 coins de l'Europe.

«Je suis né à Clervaux, et Differdangeois d'adoption, mon père étant commissaire de police dans cette ville. Dès l'âge de 5 ans, ma mère, voyant que j'avais des ressources intellectuelles, m'a beaucoup stimulé, m'a poussé à lire.

On ne dira jamais assez l'importance de l'éducation première. Le rôle de la mère est capital. Un retard de stimuli dans la petite enfance ne se rattrape plus jamais, même au lycée. Je dois rendre également hommage à mes instituteurs luxembourgeois: des hommes d'envergure qui m'ont «poussé».

C'est ensuite au cher Athénée que j'ai fait mes études secondaires. Après ayant décidé de «faire» de la médecine, je suis allé à Nancy; j'étais surtout attiré par le professeur Bernheim qui élaborait une conception personnelle de l'hystérie, y voyant plutôt un syndrome de suggestion et s'opposant au grand Charcot, qui eut ensuite pour élève Freud! Cette approche correspon-dait à mon goût déjà marqué et qui ne m'abandonna jamais pour les sciences touchant la psychologie. Dès le départ, aussi, je me suis senti et voulu un homme de synthèse. [...]

[...] Ne voulant en aucun cas me spécialiser dès le départ, je m'efforçais de devenir un médecin pluridisciplinaire. [...]

[...] En cinquième année, devenu financièrement indépendant, j'ai pu ha-biter l'hôpital, ce qui me donnait l'accès à tous les services, à tous les malades! J'ai ainsi pu me «spécialiser» en chirurgie (grâce aux gardes de nuit), en neu-rologie, gynécologie, endocrinologie, physiologie. La nuit c'étaient les autop-sies. Ce qui ne m'a pas empêché d'être champion de boxe et de football (à Differdange, j'avais déjà créé les Red Boys!).

Bien sûr, ces énormes efforts n'ont été possibles que moyennant une vie sobre: je n'ai pas fumé, ni bu!

Mes professeurs qui m'aimaient m'ont poussé à passer l'agrégation. Me voici donc embarqué à préparer plusieurs agrégations à la fois: [...] Ceci était possible de mon temps; un étudiant pouvait se consacrer à plusieurs disci-plines à la fois. Aujourd'hui, on forme des hommes uni-dimensionnels, à la spécialisation surpous-sée, dont il est impossible de se dégager. [...]

[...] En 1936, je suis en Allemagne, à la source de leurs études sur les races. J'apprends aussi le procédé de fabrication des gaz employés par les Allemands, et lorsque je veux fabriquer les mêmes pour la France, à Mar-seille, j'ai maille à partir avec le gouvernement de Vichy. La proposition du Dr René Leriche vient à point pour me sortir de ce mauvais pas: une chaire m'est proposée au Portugal, à l'université de Coïmbra, où je resterai de 42 à 56 (menant après la guerre de front de charges aux universités de Coïmbra et de Marseille. [...])

M. Mosinger parlait d'ailleurs 9 langues à 19 ans (le polonais, le russe, le serbocroate, le bulgare etc.) et il a rendu hommage à l'enseignement luxembourgeois, très efficace en ce domaine, faisant ainsi d'excellents Européens.

[...] Oui, j'étais aussi pianiste. Je crois d'ailleurs que les satisfactions esthétiques suffiraient à remplir une vie. J'ai organisé à Marseille le plus grand institut de médecine légale et de médecine du travail. Je suis aussi spécialiste de médecine sportive et criminologue.

A Marseille encore, ma collaboration avec Gaston Berger, mon ami philosophe et père de la prospective et Gaston Defferre, député-maire de Marseille, mon ami également ne s'est jamais assoupie. [...]

A quelles activités principales faut-il s'adonner si l'on veut être un homme complet? M. M. de répondre: «Il faut regrouper des activités scientifiques, sportives et esthétiques.»

Quelles sont les sciences fondamentales, qui nous gouvernent?

M.M. répond «Il y en a trois: la physique nucléaire - elle explique les origines du monde et a des applications énormes. La biologie moléculaire et la génétique: elles expliquent les origines de la vie et son évolution. Leurs applications sont redoutables. Elles ont conduit à la création - au point depuis 6 à 7 ans et que possèdent actuellement 4 pays dont la France, l'U.R.S.S. et l'Amérique - des armes biologiques, bactériologiques, virales, plus terribles que les armes atomiques et d'un volume bien moins encombrant et capables d'exterminer l'humanité tout entière». [...]

[Extraits d'une interview par M.J. Hick du Répu]

Le prof. Michel Mosinger parlera à Luxembourg

[...] Se destinant à la carrière universitaire médicale, il fit ses études d'enseignement supérieur à Nancy où il fut, à la Faculté des Sciences, élève du grand généticien Lucien Cuénot et à la Faculté des Lettres, élève de Jean Wahl, grand connaisseur de Platon, des philosophes idéalistes allemands et de Kierkegaard. A la Faculté de Médecine de Nancy, il fut l'élève des chirurgiens Vautrin et Hamant, de l'histologiste Rémy Collin appartenant à l'école endocrinologique de Nancy-Strasbourg, créée par Ancel et Bouin, du gynécologue Binet, du physiologiste Lambert, de l'interniste Maurice Perrin et du grand hygiéniste Jacques Parisot, bien connu au Luxembourg.

Externe par concours en 1921, il passa le concours d'Internat des Hôpitaux en 1923 et obtint le prix de l'Internat (Médaille d'Or) en 1925 et le prix de Chirurgie en 1926, tout en fréquentant les laboratoires d'histologie, d'anatomie pathologique et de physiologie où le professeur Cannon de Bosten (père de l'homéostasie), lors de son passage à Nancy, le familiarisa avec la chirurgie expérimentale du système neurovégétatif. Cette rencontre l'incita à



présenter sa thèse de doctorat (prix de thèse 1931) aux syndromes neurovégétatifs et viscéraux d'origine nerveuse centrale et périphérique. Il pouvait aussi décrire, indépendamment du russe Speransky et de l'allemand Ricker, *la pathologie neurogène* (pathologie d'origine nerveuse).

Il devint assistant à l'Institut du Cancer de l'Université de Paris, de Gustave Roussy, doyen de la Faculté de Médecine, puis recteur de l'Université de Paris, qui

l'incita à abandonner la carrière chirurgicale pour celle de chercheur scientifique, d'anatomopathologiste, de cancérologue et de neurologue.

La seule énumération de ses titres suffira à le situer parmi les plus brillants esprits de son temps et du nôtre: professeur hon. à la Faculté de Médecine de l'Université d'Aix-Marseille; anc. directeur de l'Institut de Médecine légale, d'Hygiène Industrielle de Médecine du Travail de l'Université d'Aix-Marseille; anc. professeur et directeur de l'Institut d'Anatomie Pathologique de l'Université de Coimbra (Portugal); anc. représentant du Luxembourg au Comité de Recherche à la C.E.C.A.; président de l'Union Mondiale pour la Promotion Permanente (Luxembourg); membre de l'Union Politique Mondiale (La Haye); membre du Comité Mondialiste Permanent (Paris); anc. boursier Rockefeller.

Avant d'arriver à ces postes en vue, il avait déjà acquis une certaine renommée comme «scientifique tôt couronné». Il affermit sa jeune gloire, en approfondissant ses connaissances, pour ainsi dire universalistes, et en publiant, coup sur coup, des traités, des livres d'études, des monographies, des articles scientifiques, des essais d'analyse et de synthèse et des mémoires, difficilement dénombrables, ses capacités de travail, de pensée et de recherche semblant être illimitées.

Cet homme d'élite, toujours infatigable, malgré ses quatre-vingts ans - à peu de chose près - sera l'invité des «*Conférences académiques de Luxembourg*», vendredi, 7 novembre, à 20 heures. Il parlera, dans la salle Mansfeld de la Bibliothèque Nationale, de plusieurs thèmes d'actualité, réunis sous le titre général: *Université et Universalisme*, et précisés dans le sous-titre: *Essai de synthèse scientifique, biologique, médicale, philosophique et politique européenne et mondiale*. [...]

[Lux-Wort]

	né à	carrière envisagée	carrière embrassée	domicile
Arens	Jean	Redange/Attert	sciences commerciales	Redanges/Attert
Bernard	Antoine	Luxembourg	Droit	Esch-sur-Alzette
Biermann	Pierre	Grevenmacher	philologie	Luxembourg
Bohler	Emile	Wiltz	Médecine	Luxembourg
Brisbois	Emile	Walferdange	Droit	Luxembourg
de Wael	Norbert	Luxembourg	sciences commerciales	Anvers
Desom	Roland	Hollerich	Génie	Luxembourg
Glod	Léon	Hollerich	carrière administrative	Allemagne
Hartmann	Guillaume	Luxembourg	génie civil	Luxembourg
Hengesch	Albert	Dudelange	génie civil	Dudelange
Hess	Pierre	Rippweiler	génie civil	Eupen (Belgique)
Kessler	Victor	Remich	Droit	Grevenmacher
Lang	Othon	Luxembourg	génie civil	Metz
Lefèvre	Victor	Luxembourg	directeur des assurances	Luxembourg
Meyers	Joseph	Rodange	Philologie	Luxembourg
Mosinger	Michel	Clervaux	Médecine	Luxembourg
Muller	Alphonse	Ettelbruck	génie civil	Marseille
Muller	Paul	Luxembourg	Droit	Luxembourg
Pauily	Guillaume	Wiltz	Médecine	Congo Belge
Peters	Joseph	Ettelbruck	Médecine	Esch-sur-Alzette
Petry	Henri	Nommern	Droit	Diekirch
Schaefer	André	Luxembourg	génie civil	Luxembourg
Schmit	Auguste	Eich	Droit	Luxembourg
Scholtes	François	Eich	génie civil	Luxembourg
Schutz	Pierre	Bonnevoie	adm. des chem. fer	Grevenmacher
Servais	Antoine	Ehrang (Trèves)	Ingénieur	Luxembourg
Stoltz	Joseph	Esch-s.-Alz.	Médecine	Esch-sur-Alzette
Welter	Eugene	Luxembourg	Médecine	Luxembourg
			hôtelier	
			notaire	
			professeur à Athénée	
			médecin-chirurgien	
			conseiller-Gouvernement	
			industriel	
			commerçant	
			contrôleur des Contributions	
			propriétaire	
			ingénieur	
			commissaire de district	
			ingénieur-représentant	
			directeur d'assurances	
			professeur, Directeur du Musée d'Etat	
			professeur la Faculté médecine	
			ingénieur en chef des Chem. de fer	
			rédauteur	
			chef clinique	
			médecin	
			commerçant	
			industriel	
			employé privé	
			ingénieur	
			receveur des Contributions	
			industriel	
			médecin	
			médecin	

L'esprit universaliste de Michel Mosinger

[...] Lorsque Michel Mosinger fréquentait les Cours Supérieurs à Luxembourg, il eut un jour maille à partir avec un de ses professeurs; le prenant très mal, celui-ci lui dit: «*Mon cher, jamais vous ne serez grand' chose dans la vie.*»

Tant déplut ce pronostic au jeune étudiant qu'il claqua la porte, quitta l'Athénée et le pays pour aller en France, afin d'y trouver le plus cinglant des démentis: face au professeur, sa revanche fut glorieuse; elle exaltait au lieu d'assommer!

Le mot malheureux d'un enseignant irrité, biologiste, par hasard, mais privé de tout don de prémonition, mauvais prophète donc dans son propre domaine, fit de Mosinger un transfrontalier à tous les points de vue, au naturel comme au figuré, sur le plan national comme dans la république des sciences. Il n'aimait pas les limitations artificielles, alors que les bornes de toute nature le fascinaient, en le tentant, - et il ne résistait guère à ces tentations. Lentement, mais obstinément, il s'avavançait dans l'inconnu, il explorait le terrain nouveau et il insistait pour le reconnaître jusqu'à s'en familiariser.[...]

[...] Directeur de l'Institut Méditerranéen et Euro-Mondial de Synthèse et Prospective; Universitaire et chercheur scientifique multidisciplinaire; Professeur honoraire de Médecine Légale et de Médecine du Travail à la Faculté de Médecine de Marseille; Ancien Directeur de l'Institut d'Hygiène Industrielle et de Médecine du Travail de l'Université d'Aix-Marseille; Ancien Professeur d'Anatomie Pathologique et Directeur de l'Institut d'Anatomo-Pathologie de l'Université de Coïmbra (Portugal); biologiste et biomédecin de formation chirurgicale, gynécologique, neurologique, histologique, embryologique, physiologique, anatomo-pathologique, pathologique expérimentale et pathogénique, médico-judiciaire, médico-industrielle et médico-sportive; Cancérologue, neurobiologue et neuropsychologue; Ecologiste et ergonomiste; Philosophe et politologue; Européiste et mondialiste; Socialiste idéaliste et scientifique; Spiritualiste et «Fils de la Lumière»; élève et continuateur de Gustave Roussy qui fut recteur de l'Université de Paris, ami d'Aristide Briand, l'un des fondateurs de l'idéologie européenne, d'Alexis Léger (John Perse), de Léon Blum, homme politique de grande culture, de Marcel Proust, de Paul Painlevé et de Paul Langevin; l'un des pionniers de la lutte contre le cancer et créateur de l'Institut du Cancer de l'Université de Paris.

Bien que Mosinger eût l'habitude de se dire franco-luxembourgeois, il avait conservé tous les traits caractéristiques de sa provenance. Son parler, continuant à sentir le terroir, trahissait trop son origine pour qu'il pût la nier sous le couvert du français que, d'ailleurs, il maniait admirablement. Malgré sa nostalgie des très grands espaces, tant géographiques qu'intellectuels et spirituels, il n'arrivait jamais à se défaire du mal profondément sentimental de son pays natal que, de plus en plus, il voulut enrichir, intellectuellement

et spirituellement. Et de plus en plus il aimait à se ressourcer aux lieux de sa jeunesse. [...]

... Même ses lettres à caractère personnel exhalaient le relent de ses inquiétudes et de ses sollicitudes. Le 8 avril 1980, il m'écrivait:

«Je crois pouvoir faire remonter mon essai de synthèse à mes origines luxembourgeoises et propose la création d'Universités de Synthèse et Prospective, pour lutter contre l'ultraspécialisation qui devient un facteur de sous-culture relative et d'aliénation. Une telle Université ne pourrait-elle pas fonctionner, avec de grandes chances de succès, à Luxembourg, pays de rencontres des civilisations?»

Le 20 juillet 1981, il élargit son plan:

«Je pense que devant la crise qui se dessine, et celle de l'Arbed, des décisions d'ordre européen élevé seraient utiles.

Avec de la volonté et beaucoup de travail de bonne catégorie, on pourrait créer à Luxembourg une "Interuniversité européenne de Synthèse" ou une "Université intereuropéenne et interdisciplinaire de Synthèse" ou une Interuniversité d'une meilleure appellation, et l'inaugurer par le premier numéro d'Archives (inter)universitaires luxembourgeoises avec des articles fondamentaux d'auteurs luxembourgeois sur les Sciences et Techniques d'avant-garde, les Mathématiques, la Philosophie, l'Economie, la Politique, la Médecine, la Futurologie, l'Histoire du Luxembourg etc., le Dialogue Nord-Sud et le Dialogue Est-Ouest ...

L'idée de "Clubs de Synthèse" ou "Club de Prospective" ou type "Clubs de Rome" se développe en Europe. Il faut aller plus loin dans le Luxembourg qui est d'office un pays de synthèse et de pluricivilisation, vous avez de vastes bâtiments et de la matière grise, et un nom de place financière internationale. Soyez l'âme de l'Europe!»

Et le 28 décembre 1981, il se découvrit encore une fois:

«Je me suis permis ... de relever l'importance du Luxembourg comme carrefour des civilisations européennes, le génie luxembourgeois résultant d'une synthèse de ces civilisations, le Luxembourg constituant une véritable synthèse.

J'ai toujours été fasciné par là figure de Charles IV, élevé à la Cour de France et empereur d'Allemagne. Sa mémoire est perpétuée par l'Université Charles IV à Prague qui fut l'Université d'un certain printemps et qui est située entre l'Atlantique et l'Oural.»

A la même époque, les philosophes et les savants étaient chez eux à Padoue comme à Paris, à Salamanca, à Coïmbra comme à Heidelberg: ils parlaient tous le latin ...

[...] Une épitaphe digne de lui au Luxembourg?

J'en entrevois déjà la brillance frontispiciale:

«Académie de Synthèse Michel Mosinger».

[Pierre Grégoire: Warte]

Professor Dr. Michel Mosinger

Seine Laufbahn begann eigentlich mit einem Akt trotzigem Aufbegehrens gegenüber einem Akt professoraler Kleinlichkeit: der temperamentvolle, angehende Medizinstudent der Luxemburger Cours Supérieurs vertrat sich nämlich nicht sonderlich mit einem seiner Professoren, und als der ihm eines Tages, vor der ganzen Klasse, die unwillige Prophezeiung an den Kopf warf: «Mosinger, aus Ihnen kann nie etwas Rechtes werden!», da verließ der so Apostrophierte in heller Empörung, die Türe hinter sich zukrachend, den Klassensaal und begab sich schnurstracks nach Nancy, um hier sein Medizinstudium zu beginnen und - übrigens glänzend - mit dem Dr-Titel zu beenden, ohne sich jemals den Luxemburger Staatsexamina zu unterziehen. Heute ist Michel Mosinger eine international anerkannte Autorität der Gerichtsmedizin und der Arbeitshygiene. Darüber hinaus hat er sich in der pathologischen Anatomie, in der Krebsforschung hervorgetan und eine eigene allgemeine Theorie der Pathologie vorgeschlagen. Er ist Titularprofessor der Médecine légale und der Médecine du Travail an der Medizinischen Fakultät in Marseille und leitet das dortige Institut de Médecine légale, d'Hygiène et de Médecine du Travail. Wie heftig also hatte jener Luxemburger Professor sich in seiner pessimistischen Prognose geirrt! Nun, "errare humanum est", mag er später als Entschuldigung geltend gemacht haben, als Dr. Mosinger dem ehemaligen Widersacher seinen Zornesausbruch verziehen und sich mit ihm versöhnt hatte. Übrigens hat Dr. Mosinger die Beziehungen zu seiner Vaterlande - obwohl er die französische Nationalität angenommen hat - nie abgebrochen und heute zählt er zu den offiziellen Vertretern unserer Regierung im Comité de Recherches de Médecine du Travail de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier.

Michel Mosinger wurde am 16. März 1901 in Clerf als Sohn des Ehepaares J. P. Mosinger-Engen geboren. Im Alter von 6 Jahren kam er nach Differdingen, als der Vater dorthin zum Polizeikommissar ernannt wurde. Die Sekundarstudien absolvierte der junge Mosinger am hauptstädtischen Athenäum. Zwischendurch entwickelte er sich zum eifrigen Sportsmann und gehörte bald als solider Verteidiger in der ersten Mannschaft der Differdinger Red Boys zu den damaligen Fußballkoryphäen unseres Landes.- (Seine Sportbegeisterung und -hingabe soll übrigens manches zu jenem Mißverhältnis zu seinem Professor beigetragen haben.) Zu seinen Mitabiturienten des Jahres 1920 zählen u. a. die Ärzte Em. Bohler, Guill. Pauly, Jos. Peters, Jos. Schiltz, Jos. Stoltz, Eug. Welter und sein vom Diekircher Gymnasium kommender späterer Freund Léon Molitor. Dann die Notare A. Bernard und Rob. Elter, die Ingenieur-Chemiker Dr. G. d'Huart, Dr. L. Klees und Dr. P. Mettelock, ferner Professor P. Biermann, Architekt P. Graach, Distriktskommissar V. Kesseler ...

Seine Universitätsstudien vollzog M. Mosinger zunächst an der Faculté des Sciences, dann an der Faculté de Médecine in Nancy, wo er als Externe und als Interne des Hôpitaux wirkte und 1931 den Dokortitel erwarb. Seine Doktordissertation «Contributions à l'Etude des syndromes sympathiques viscéraux dans les lésions de l'axe cérébro-spinal, en particulier dans les traumatismes médullaires» wurde von der Nanziger Universität preisgekrönt, nachdem er schon vorher mit dem Prix de l'Internat (1927) und dem Prix de Chirurgie (1928) ausgezeichnet worden war. Schon während seiner Studienzeit äußerte sich seine Begabung zur experimentellen Forschung und zum synthetischen, biologischen Denken. In Nancy begann Dr. Mosinger seine Untersuchungen über anatomisch-klinische Pathologie und Chirurgie, namentlich auf dem Gebiet der Krebsforschung und der Neuro-Endocrinologie, zu deren Vertiefung er sich nach Paris begab. Von 1929 bis 1932 sehen wir ihn als Assistenten - und Lieblingsschüler - von Professor G. Roussy, dem damaligen Recteur der Pariser Universität. Hier begann er, zunächst in Gemeinschaft mit seinem Lehrmeister Roussy, später allein bzw. mit seinen Mitarbeitern, eine wirklich erstaunliche publizistische Tätigkeit zu entfalten, die seinen Namen bald über die Grenzen seiner Adoptiv-Heimat Frankreich bekannt machte. Nicht nur in der medizinischen Fachpresse findet man die Niederschläge seiner Tätigkeit, sondern auch in allgemeineren, wissenschaftlichen Zeitschriften, namentlich in den Pariser Comptes Rendus de la Société biologique und der Französischen Académie des Sciences.

Im Jahre 1932 wird M. Mosinger als Chef de Travaux d'anatomie pathologique an die Marseiller Faculté de Médecine berufen. 1933 besteht er mit bestem Erfolg den Concours National de Professeur agrégé d'anatomie pathologique, und fünf Jahre später wird er zum Titularprofessor der Médecine légale an der Universität Aix-Marseille befördert. 1936 errichtet er im Auftrage der Rockefeller-Stiftung in Marseille eine Forschungsstätte für Neuro-Endocrinologie und besucht, als Stipendiat dieser Stiftung, viele ausländische medizinische Institute.

Am Anfang des Weltkrieges wird Dr. Mosinger der Nationalen Wissenschaftlichen Forschung zugeteilt und mit der Leitung eines Laboratoriums über Kampfgase und passive Verteidigung betraut. 1942 nimmt er den Ruf der portugiesischen Universität Coïmbra als Professor und als Direktor des dortigen Institutes für anatomische Pathologie an, nachdem er sich der Londoner französischen Exil-Regierung zur Verfügung gestellt hatte.

Von 1945 bis 1952 wirkt Dr. Mosinger gleichzeitig als Professor in Coïmbra und Marseille, gibt aber 1952 seinen Lehrstuhl in Portugal auf. Als Anerkennung für seine geleisteten Dienste erteilt die Universität Coïmbra ihm den Ehrentitel Dr. h. c. Seine Tätigkeit in Marseille widmet er wissenschaftlichen Arbeiten und dem Ausbau seines Institutes. 1956 wird er auf Anregung der

Luxemburger Regierung zum Mitglied des Forschungsrates für Arbeitshygiene der Montan-Union ernannt, und als solcher bearbeitet er z. T. zusammen mit den Luxemburgern L. Molitor, C. Pütz, J. Barthel und H. Heyardt das Problem der gesundheitsschädlichen Industriestaube, vornehmlich die Silikose und Siderose. Augenblicklich ist Dr. Mosinger, neben seiner Lehr- und Forschungstätigkeit, damit beschäftigt, in Marseille ein großes Forschungsinstitut für industrielle Hygiene und Arbeitsmedizin zu errichten, das u. a. dazu bestimmt sein soll, den Einfluß menschlicher Faktoren in der Pathogenese klarzustellen und dem Problem des Krebses nachzugehen.

Gemessen allein an der schier unglaublichen Vielzahl und Vielfalt seiner Veröffentlichungen grenzt die Arbeitskraft unseres Ex-Landsmannes an das Unfaßbare. Hat er doch bis heute - also in etwas über 30 Jahren - rd. 32 Lehrbücher, Werke, Monographien, Beiträge zu medizinischen Handbüchern und Kongreßberichte geschrieben! Und erreicht die Gesamtzahl seiner in Fachzeitschriften erschienenen längeren und kürzeren Abhandlungen nahezu ein Total von sage und schreibe zweitausend (2000!) Titeln.

Selbstverständlich steht es uns nicht zu, diese Arbeitssumme zu kondensieren, geschweige denn zu beurteilen. Wir müssen uns damit begnügen, einige seiner größeren Werke hier aufzuzählen. Seit seinem Pariser Aufenthalt zielt eine der Hauptrichtungen von Dr. Mosingers vielseitigen Interessen nach der Erforschung des Krebses. Zeugnis hierüber erstatten seine Werke: *Le problème du cancer* (Coimbra 1944 et Paris, Masson 1946), 600 Seiten. Diesem Thema widmet er ferner eine Reihe von Beiträgen im *Nouveau Traité de Médecine* und im *Traité de Dermatologie* (1944 und 1948). Zusammen mit seinem Lehrer G. Roussy hat er dann 1946 das große Lehrbuch *Traité de Neuro-Endocrinologie* Masson, Paris, 1100 Seiten) herausgegeben, dann bei demselben Herausgeber die Werke: *Médecine et Chirurgie pathogénique* (1952, 744 Seiten) und das 755 Seiten starke Werk: *Neuro-Endocrinologie et Neuro-Ergonomie* (1954). dessen deutsche Übersetzung sich in Vorbereitung befindet. Aus seiner Feder stammt dann der 1936 erschienene *Traité de Médecine légale pratique* und 1940 ein Buch über *Kampfgase* (von der Académie de Médecine preisgekrönt). Auf Veranlassung von Professor R. Leriche hat schließlich Dr. Mosinger seine Anschauungen über die allgemeine Pathogenese veröffentlicht, die eine Synthese unserer gegenwärtigen biologischen Kenntnisse vom kranken Menschen darstellen soll. Zum Verständnis der Krankheit - eines Kampfes widerstreitender Kräfte zwischen Erreger und Organismus - hat er eine Reihe neuer Grundbegriffe geschaffen wie *Intégration biologique*, *Système neuro-endocrinique*, *Système neuro-ergonal*, *Agressologie*, *Pathologie corrélative*. Ihre Einbürgerung in die allgemeine Pathologie stößt aber auf Widerstände. Vielleicht hat Dr. Mosinger, dem Urteil von Fachleuten zufolge, des Guten zuviel getan und eher Verwirrung statt Klarheit in unsere Vorstellungen

über das Kranksein und -werden gebracht? Tatsache ist allerdings, daß schon die normalen Lebensvorgänge ein äußerst verwickeltes System von ineinandergreifenden biochemischen und biophysikalischen Prozessen darstellen, deren Ablauf durch die Ergone mehr oder weniger tiefgreifend gestört wird, einerlei welcher Art diese Erreger sind.

Über die, wie gesagt, rd. 2000 Zeitschriftenartikel Dr. Mosingers kann selbstverständlich hier nicht berichtet werden. Sie behandeln folgende Gebiete: Anatomie clinique et Anatomie pathologique, Carcinologie, Neuroendocrinologie, Agressologie, Recherche appliquée à la Médecine légale et la Médecine du Travail, um schließlich in seine Conception Générale de la Médecine zu münden.

Von der Fachwelt werden seine Beiträge zur Anatomie pathologique anschließend über die Krebs- und andere Geschwülste am meisten geschätzt. Auf diesem Gebiet ist Dr. Mosinger ein unbestrittener Meister. Man bewundert seinen außergewöhnlichen Fleiß, die Rapidität seines Denkens, die Leichtigkeit seiner beschwingten Federführung, die Vielseitigkeit seiner Interessen, aber mit seinen theoretischen Ansichten stößt er auf Ablehnung. Doch was verschlägt's! Widerspruch, Kritik und Kontroverse gehören zum wissenschaftlichen Leben, wie der Sauerteig zum Brot, sie sind notwendig, ja erwünscht, weil fruchtbar und fortschrittfördernd. Dementsprechend ist das Wirken von Dr. Mosinger, ganz abgesehen von den eigenen Untersuchungen und experimentellen Forschungen, durchaus positiv zu werten, selbst wenn seine überreiche Phantasie sein Schaffen und sein Ansehen beeinträchtigt. Es bleibt sein Verdienst, der modernen Medizinischen Wissenschaft manche Anregungen gegeben zu haben, die ein kritisches Durchdenken der Problematik der hergebrachten Pathogenie erheischen. Wenn dadurch beigetragen wird, manche strittige Frage zu klären, dann hat der Arzt und Forscher Dr. Mosinger seine sich selbst auferlegte Pflicht gegenüber dem bresthaften, hilfeschuchenden Menschen voll und ganz erfüllt.

Robert Stümper



Michel Mosinger

Les «*Cahiers Luxembourgeois*» m'ayant demandé de présenter à leurs lecteurs leur numéro spécial sur Differdange, «Ville Cinquantenaire», j'ai accepté d'enthousiasme.

Le mirage azuré de la Méditerranée ne saurait me faire oublier la cité active où j'ai reçu le choc de la première formation, cité laborieuse dont chaque rue m'est un lieu de souvenance.

Là, sont les miens, les vivants et les morts chaque jour plus vivants pour celui qui, passé la cinquantaine, sait mieux encore apprécier leur message de vie, modeste et prestigieux: «Travail!»

Les visages familiers de ces cinquante dernières années surgissent à mon esprit qui les associe au souvenir de mes Maîtres de Nancy, Paris et Marseille, et je m'efforce d'atteindre la puissance évocatrice de notre grand et cher concitoyen Marcel NOPPENY, dans ces lignes du «Livre du Centenaire de l'Indépendance Luxembourgeoise».

Je ferme les yeux sur mes souvenirs, je les rouvre sur la réalité. Rien ne s'est transformé.

Ceux qui ne sont plus sont toujours là par la magie de la mémoire, ceux qui ont changé, ceux qui ont vieilli, ceux qui ont oublié, ceux qui sont morts.

Tous sont restés semblables à eux-mêmes, avec le décor immuable de mon enfance sous le ciel libre de mon Pays.

Investi, par la confiance de mes amis luxembourgeois, de fonctions scientifiques à la C.E.C.A., j'en ai profité, tout récemment, pour rendre visite, une fois de plus, à ma ville.

Dimanche de pluie, aux portes de l'HADIR, j'eus tout loisir de contempler le Géant, harmonieux et ordonné qui, chaque jour, dévore des tonnes de notre terre, celle-là même que foulèrent les Romains et qui devait, plus tard, graver son nom dans l'Histoire du Luxembourg et de l'Europe.

Qui m'eût dit, quand, en Lorraine, je commençai mes études de Médecine, qu'un jour je serais fasciné, en ma qualité d'Universitaire, par l'angoissant problème des relations entre l'Homme et la Machine? Mais que dire des liens qui unissent Differdange au grandiose chantier de travail qui l'a façonnée et conditionne sa vie ?

Je m'imagine très bien notre Differdange lorsque l'énergie atomique viendra centupler la capacité productive de son usine.

Suivant, d'instinct, les allées tant de fois parcourues du parc Gerlache, jadis si délabré, je m'arrêtai, songeur, devant le buste d'Emile MARK, grand réalisateur, ami de la France, condisciple fervent de Pierre RENAUDEL. Il m'avait donné son amitié et quand, pour l'ultime fois, je le rencontrai, déjà rongé par le mal qui devait l'emporter, il me confia, avec l'énergie persuasive

qui le caractérisait, les projets qu'exécute aujourd'hui, en même temps que maintes autres réalisations grandioses, la Municipalité sous l'égide intelligente de Pierre GANSEN.

Voici maintenant, pittoresquement animée, l'horloge fleurie.

La pluie tombe drue, Place du Marché où, si souvent, je vins, au cours des vacances, les jours de concert, en compagnie de Jean-Pierre, parti il y a déjà trente ans pour les Etats-Unis, à l'exemple de nombreux Luxembourgeois. Lui non plus n'a pas oublié, je le sais, nos années d'adolescence dont Nicolas, Robert, Albert et Léon partageaient les joyeux ébats.

Tout naturellement, nos pas nous dirigent tout droit au terrain des «Red Boys» auxquels, un soir d'antan, je donnai le nom qu'ils ont conservé.

Son sol, détrempe ce jour-là, que je connais si bien, fait encore vibrer mon être mieux que l'Arène grandiose de Lisbonne ou le Stade Méditerranéen de l'Olympique de Marseille, car celui-là, en pleine forêt montagneuse, je l'ai foulé, impétueusement, cheveux au vent, sans autre souci que celui de faire triompher ses couleurs.

Salut! mes camarades, qui avez porté et portez encore le maillot rouge. Salut! nos chers et inoubliables disparus: Jean, Félix, René et toi, Zénon, pitoyable victime de Buchenwald!

Dans un site olympien, surgit maintenant à nos yeux, creusé par des artistes differdangeois dans la colline boisée, un théâtre à l'Antique. Sur le plus élevé des plateaux, trois grandes croix de bois, ruisselantes de pluie, sans ordre dressées, émouvantes, sont à elles seules toute la Passion.

Tirés de notre songerie par les éclats de carabine des tireurs au pigeon, nous escaladons le «Bierg» et, sous le soleil revenu, longeons prudemment le champ de tir, laissant à regret, sur notre droite, les chemins prometteurs de Lasauvage et d'Hussigny.

Quelles beautés, ici, nous offre la Nature, sur un sol miné où grouille la vie dont dépend Differdange!

Nous reprenons le chemin de la ville: ici, l'Ecole communale où des Maîtres prestigieux m'ont inculqué l'amour du travail et des livres; plus loin, le somptueux Hôtel de Ville où j'allais retrouver mon père; l'Eglise nouvelle, au style hardi, qui ne peut me faire oublier l'autre où, sous la baguette magistrale de l'abbé BIEWER, nous chantions, les «missae» les plus difficiles; enfin, le Champ du Repos, face au «Rollesbierg», promis à la voracité des hauts-fourneaux, face au Stade Municipal et à la Piscine où vient, jusque des Marches lorraines, se détendre la jeunesse sportive, cette jeunesse qui verra l'épanouissement de Differdange dans un monde débarrassé de ses fléaux millénaires: le cancer et tant d'autres maladies vaincues et la mort reculée, tandis que régnera la concorde sur les peuples.

Differdange, creuset d'âpre travail, d'organisation intelligente et d'héroïque Résistance,

au sein d'un Luxembourg qui a forcé le respect du monde entier, Differdange a sa place marquée dans l'univers de demain, et nous, ses enfants, restons à jamais imprégnés de sa substance et fidèles à ses leçons.

Professeur Michel Mosinger

C'est à Marseille que s'est terminé le cycle terrestre d'un homme exceptionnel, dont les cendres reposent depuis le 29 octobre au cimetière de la Cité du Fer, pays de son adolescence.

Michel Mosinger, médecin, savant, humaniste et philosophe a été hautement estimé dans les milieux scientifiques du monde entier, où les honneurs et les distinctions lui ont été décernés au fil des ans.

Malgré ses succès professionnels, M. M. était resté un homme simple, ouvert attachant et très fier de son passé sportif au sein de la F.A. Red Boys.

En effet, l'histoire du club nous apprend que le jeune M. M. a été le capitaine courageux de l'équipe fanion qui avait remporté le premier titre de champion national durant la saison 1922-1923!

A l'occasion du 75^e anniversaire des Diables Rouges, à la Pentecôte 1982, M. M. nous a exprimé sa joie d'avoir été contacté pour faire partie du Directoire des festivités, et sa présence effective a été une grande manifestation de sympathie à l'égard du club et en souvenir de ses anciens coéquipiers disparus.

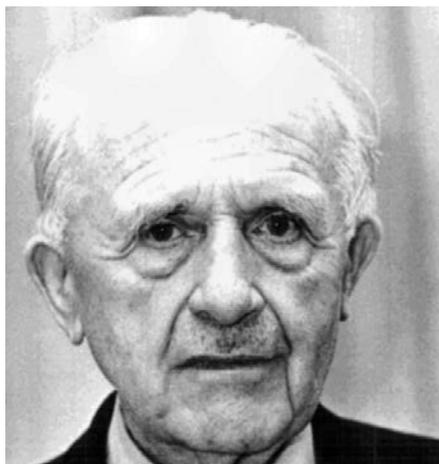
M. M. n'a jamais caché l'importance d'une éducation sportive, à l'école, sans oublier de mettre en valeur le rôle important que le sport doit jouer pour notre jeunesse, exposée aux risques du rythme de la vie moderne et aux dangers des fausses valeurs qui lui sont offertes.

M. M. peut servir d'exemple pour montrer que le sport et les études, même à l'échelon supérieur, ne sont pas incompatibles comme d'aucuns le veulent faire croire.

M. M. malgré son grand âge, n'avait pas encore terminé son œuvre lorsque la mort l'a vaincu, ce qui est regrettable, car son esprit lucide pétillait encore d'idées qu'il aurait aimé communiquer aux générations futures.

Le souvenir du cher défunt restera gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et son nom restera attaché à tout jamais à l'histoire glorieuse des Red Boys de Differdange,

Dr René Burger, Président



Michel Mosinger décédé à l'âge de 82 ans

En la personne de Michel Mosinger, c'est un grand savant et en même temps un humaniste renommé qui est mort à Marseille à l'âge de 82 ans. Michel Mosinger, d'origine luxembourgeoise, était un très réputé chercheur, respecté par ses confrères qui souvent lui demandaient conseil.

Né à Clervaux le 16 mars 1901, le professeur M. Mosinger a passé sa jeunesse à Differdange où il fut un joueur de football bien connu.

Il a fait ses études secondaires à l'Athénée de Luxembourg. Se destinant à la carrière universitaire médicale, il fit ses études d'enseignement supérieur à Nancy, à la Faculté des Sciences et à la Faculté des Lettres. A la Faculté de Médecine de Nancy, il fut l'élève des chirurgiens Vautrin et Hamant, de l'histologiste Rémy Collin, du gynécologue Binet, du physiologiste Lambert, de l'interniste Maurice Perrin et du grand hygiéniste Jacques Parisot, bien connu au Luxembourg.

Externe par concours en 1921, il passa le concours d'Internat des Hôpitaux en 1923 et obtint le prix de l'Internat (Médaille d'Or) en 1925 et le prix de Chirurgie en 1926, tout en fréquentant les laboratoires d'histologie, d'anatomie pathologique et de physiologie où le professeur Cannon de Boston (père de l'homéostasie), lors de son passage à Nancy, le familiarisa avec la chirurgie expérimentale du système neurovégétatif. Cette rencontre l'incita à présenter sa thèse de doctorat (prix de thèse 1931) aux syndromes neurovégétatifs et viscéraux d'origine nerveuse centrale et périphérique.

La seule énumération de ses titres suffira à le situer parmi les plus brillants esprits de son temps et du nôtre: professeur hon. à la Faculté de Médecine de l'Université d'Aix-Marseille; anc. directeur de l'Institut de Médecine Légale, d'Hygiène Industrielle et de Médecine du Travail de l'Université d'Aix-Marseille; anc. professeur et directeur de l'Institut d'Anatomie Pathologique de l'Université de Coïmbra (Portugal); anc. représentant du Luxembourg au Comité de Recherche à la CECA; président de l'Union Mondiale pour la Promotion Permanente (Luxembourg); membre de l'Union Politique Mondiale (La Haye); membre du Comité Mondialiste Permanent (Paris); anc. boursier Rockefeller.

Avant d'arriver à ces postes en vue, Michel Mosinger avait déjà acquis une certaine renommée comme «scientifique tôt couronné». Il affermit sa jeune gloire en approfondissant ses connaissances, pour ainsi dire universalistes, et en publiant beaucoup.

Le «Luxemburger Wort» exprime ses plus sincères condoléances à la famille durement éprouvée.

AthenaeVM slt LV CeLbVrgl DeCor



LA PREMIÈRE A 1931-1932

DE L'ATHÉNÉE GRAND-DUCAL
DE LUXEMBOURG

COMMÉMORE
SES CINQUANTE ANS
DE FIN D'ÉTUDES

Cum imberbium agmen adolescentulorum multo mane per late patefactam irrunperet portam jamdudum pede lento sub umbra castaneae ac vultu tracto deambulabant fontes sapientiae Vumbo, Teutonus, Piter, Saccus, Gummio Mop-susque, doctissimi viri, res novas graviter inter se colloquentes et quaedam alia.

Istam Almae Matris januam quae tum coeli tum carceris ingressus videbatur post quinquaginta annos contemplantur motu animi moesto.

Eheu fugaces labuntur anni, o mihi praeteritos referat si Juppiter annos!

3^e rangée: René Schroeder, Pierre Donckel, Marcel de la Hamette, Marcel Lamesch

2^e rangée: Jos Guill, René Majerus, Bob Calmes, Marcel Engel, Roger Muller

1^{ère} rangée: Jo Eicher, Abbé Jean Koppes, Léon Treff, Jean Brendel, Camille Biever, Ady Krier

Arendt	Ferdinand	Esch-sur-Alzette	Docteur en Droit	Esch-sur-Alzette
Biever	Camille	Luxembourg	Juge au Tribunal	Luxembourg
Blau	Léandre	Esch-sur-Alzette	Médecin-dentiste	Esch-sur-Alzette
Boever	Auguste	Munshausen	Conducteur des Travaux Publics	Wiltz
Boerg	Georges	Cap	Docteur en Droit	Cap
Brendel	Jean	Souftgen	Professeur au Lycée de Cannes	France
Calmes	Robert	Luxembourg	Employé	Luxembourg
Cigrang	Marcel	Mertert	Commerçant	Anvers
Cresto	Roger	Esch-sur-Alzette		
Diederich	François	Dudelange	Instituteur	Dudelange
Donckel	Pierre	Luxembourg	Capitaine de la Gendarmerie	Diekirch
Eicher	Joseph	Hagen	Employé des douanes	Luxembourg
Engel	Marcel	Canach	Professeur à l'Athénée	Luxembourg
Engel	Robert	Rollingergrund	Professeur à l'Athénée	Luxembourg
Goedert	Albert	Trintange	Directeur du Lycée de jeunes filles	Esch-sur-Alzette
Goerens	Paul	Luxembourg	Médecin	Luxembourg
Guill	Joseph	Diekirch	Avocat-avoué	Luxembourg
De la Hamette	Marcel	Bettembourg	Fonctionnaire aux P. T. T.	Luxembourg
Heirendt	Henri	Dudelange	Médecin	Vianden
Hemes	Jean	Capellen	Instituteur primaire supérieur	Larochette (tombé le 10 septembre 1944)
Hoffmann	Joseph	Reckange (Mersch)	Professeur au Lycée de garçons	Luxembourg
Jacoby	Georges	Kahler	Curé	Schouweiler
Jacoby	Jean-Pierre	Canach	Professeur	(tombé à Gerolstein 1945)
Jeitz	Victor	Hivange	Agronome	Hivange
Kauthen	René	Eilange	Curé	Insenborn
Konsbruck	Pierre	Hamm	Employé privé	Luxembourg
Koppes	Jean	Canach	Curé	Fouhren
Kox	Ernest	Hollerich	Notaire	Dalheim
Kreins	Armand	Esch-sur-Alzette	Médecin	Luxembourg
Krier	Adolphe	Mondercange	Chef de Laboratoire à l'Ecole agricole	Ettelbruck
Lamesch	Marcel	Eich	Professeur à l'Athénée	Luxembourg
Lux	Nicolas	Lipperscheid	Officier à la Légion étrangère	
Majerus	René	Differdange	Médecin-contrôleur	Esch-sur-Alzette
Majerus	Victor	Esch-sur-Alzette	Fonctionnaire	Luxembourg
Manderfeld	Georges	Düsseldorf	Dr en sciences mathématiques, empl.priv.	Differdange
Maul	Auguste	Luxembourg	Professeur à l'Athénée	Luxembourg
Meyers	Richard	Bigonville	Curé	Roodt-sur-Syr
Muller	Roger	Cologne	Pharmacien	Luxembourg
Oth	Joseph	Bonnevoie	Inspecteur de l'Enseignement primaire	Luxembourg
Pauly	Auguste	Heimdange	Instituteur	Muhlenbach
Reiffers	Charles	Drinklange	Médecin	Differdange
Reuter	Raymond	Kleinbettingen	Fonctionnaire aux P. T. T.	Bascharage
Scherer	Pierre	Paris	Médecin	Pétange

Seminger	Jean-Pierre			Curé	Wellenstein
Schroeder	René	Bettembourg		Médecin-dentiste	Luxembourg
Stoerring	Ernest	Luxembourg		Employé	Cologne
Sunnen	Arnould	Wellenstein		Fonctionnaire aux P.T.T.	Belvaux
Ternes	Gaston	Stadbredimus		Médecin-dentiste	Luxembourg
Treff	Léon	Buschrodt		Instituteur	Obercorn
Ury	René	Bertrange		Employé privé	Luxembourg
Wagner	René	Luxembourg		Médecin	Rodange
Wagner	Joseph	Peppange		Pharmacien	Luxembourg
Wehenkel	Louis	Luxembourg			
Wehr	Jean-Pierre	Canach		Professeur au Lycée de garçons	Luxembourg
Weis	Henri	Ettelbruck		Juge au Tribunal	Luxembourg
Wiesener	Paul	Goetzange		Employé	Luxembourg
Wiliwers	Joseph	Luxembourg		Employé aux C.F.L.	Luxembourg
Zangerlé	Arsène	Troisvierges		Professeur au Lycée de garçons	Luxembourg



Souvenir de promotion!



II^eA 1931: Henri Stumper, René Ury, Joseph Guill, Jean-Pierre Jacoby, Adolphe Krier, Marcel Lamesch, Camille Bieber, Armand Kreins, Jean Hemes, Henri Heirendt, Henri Kox, Marc de la Hamette, Jean Koppes, René Majerus, Robert Engel, Raymond Sunnen, Léon Treff, Bob Calmes, Roger Muller, Marcel Engel, Jean Brendel, Jo Eicher



accroupis: Henri Heirendt, Camille Bieber, Roger Muller, Jo Eicher, René Ury, Robert Engel, Jean Brendel, Gust Maul, Raymond Reuter, Marcel Lamesch, Arnould Sunnen, Jos Hoffmann, Bob Calmes

debout: Camille Reuter, Georges Manderfeld, Jos Guill, Pitt Donkel, Léandre Blau, Armand Kreins, Jean-Pierre Wehr, Victor Jeitz, Jean-Pierre Jacoby, Léon Treff, René Schroeder, René Majerus, le professeur Pitter Klaess, Jean Koppes, Ernest Kox, Ferdinand Arendt, Marcel de la Hamette, René Wagener, Jean Hemes, Marcel Engel

Letzeburger Stodentelidd

- 1^o Mir sin d'Stodenten! Kuckt ons un,
De Stolz vum Letzeburger Land!
Lâng Jor do si mer iweldrun,
Gi mir gedrillt vu strenger Hand.
Mir hucken treisch op harder Bänk
D'ganz Fre'jorszeit vun onsem Liewen;
Ass d'Wössenschaft e sche'nt Geschenk,
No Freihêt di mir le'wer striewen.

Refrain.

Stodentenzzeit, wie net geseit,
We' sche'ns de bass, dé muss versauren!
Stodentenzzeit, Stodentenzzeit,
O ge'fs du e'weg, e'weg dauren!

- 2^o Mir sin d'Stodenten! Fèrt ons net,
Wa mir och vill Spektakel man.
De Fro'sönn kuckt op Schrött an Trött
Ons allegurten aus den An.
De «Wölle Man» leit ons am Blut,
Ons Pappen woren och net besser,
Och du go'f d'Tönt schons ausgeschutt
A Nimm an d'Bänk geschnötzt mam Messer.

Refrain.

- 3^o Mir sin d'Stodenten! Mat ons no,
Sitt fro' we' mir a jamert net!
Den Irscht vum Liewen ass schnell do,
Wie wêsz, wat da mat ons all get.
Geschafft muss gin, vrun allem d'Flicht
Fir d'kleng an och fir d'gro'ss Talenten!
Mè da get d'Fréd nês opgesicht,
Firwat soss wäre mir Stodenten?

Refrain.

- 4^o Mir sin d'Stodenten! Rêcht ons d'Hand,
Mir denken hart a schwätze frei.
Mir sin de Stack an d'Krafft vum Land,
Seng secherst Hoffnonk och derbei.
Fir d'Hémécht sti mir daper an,
Sie brauch sech onser net ze schummen,
Drét hir Gefor, mir schlo mat dran,
Well Sie a mir sin ênt zesummen.

Siggy vu Letzebures

Nous sommes des survivants, des rescapés!

(pour ceux nés avant 1940)

Nous sommes nés avant la télévision, avant la pénicilline, avant les produits surgelés, les photocopies, le plastique, les verres de contact, la vidéo et le magnétoscope, et avant la pilule.

Nous étions là avant les radars, les cartes de crédit, la bombe atomique, le rayon laser, avant le stylo à bille, avant les lave-vaisselle, les congélateurs, les couvertures chauffantes, avant la climatisation, avant les chemises sans repassage et avant que l'homme ne marche sur la lune.

Nous nous sommes mariés avant de vivre ensemble. La vie en communauté se passait au couvent. Le "fast-food" pour les Anglais était un menu de carême et un "big-mac" était un grand manteau de pluie. Il n'y avait pas de mari au foyer, pas de congé parental, pas de télécopie ni de courrier électronique.

Nous datons de l'ère d'avant les HLM et d'avant les pampers. Nous n'avions jamais entendu parler de la modulation de fréquence, de cœur artificiel, de transplant, de machines à écrire électroniques, ni de jeunes gens portant une boucle d'oreille.

Pour nous, un ordinateur était quelqu'un qui conférait un ordre ecclésiastique, une puce était un parasite, et une souris était de la nourriture de chat. Les paraboles se trouvaient dans la Bible, pas sur les toits. Un site était un point de vue panoramique, un CdRom nous aurait fait penser à une boisson jamaïcaine, un joint empêchait un robinet de goutter, l'herbe était pour les vaches et une cassette servait à ranger les bijoux. Un téléphone cellulaire aurait été installé dans un pénitencier. Le rock était une matière géologique, un gai (prononcé gay en anglais) était quelqu'un qui fait rire, et "made in Taiwan" était de l'exotisme.

Mais nous étions sans doute une bonne race robuste et vivace quand on songe à tous les changements qui ont bouleversé le monde et à tous les ajustements que nous avons su négocier. Pas étonnant que nous nous sentions parfois sûrs de nous et fiers d'avoir su sauter le fossé entre nous et la génération d'aujourd'hui.

Grâce soit rendue à Dieu, nous sommes toujours là.

Nous sommes après tout d'un bon cru!